**Ce qui est important 63**

Friedrich Nietzsche, *Humain, trop humain*, 1878

[...] (continuation)

256

LE POUVOIR, NON LE SAVOIR, EXERCÉ PAR LA SCIENCE. — La valeur d’avoir passé, quelque temps, à pratiquer exactement une *science exacte* ne réside pas dans ses résultats ; car, en proportion de la mer des objets de science, ceux-ci ne sont qu’une quantité insignifiante. Mais on en retire un accroissement d’énergie, de capacité de raisonner, de constance à persévérer ; on a appris à atteindre une *fin* par des *moyens appropriés à la fin*. C’est en ce sens qu’il est très précieux, en vue de tout ce que l’on fera plus tard, d’avoir été une fois homme de science. [...]

Toutes les cultures se valent-elles ?

Les principes de la raison sont-ils issus de l'expérience ?

Peut-on être sûr d'avoir raison ?

260

LE PRÉJUGÉ EN FAVEUR DE LA GRANDEUR. — Les hommes font évidemment trop d’estime de tout ce qui est grand et éminent. Cela vient de l’idée consciente ou inconsciente selon laquelle ils trouveront toujours utile qu’un individu applique toutes ses forces à un seul domaine et qu’il fasse de soi une sorte d’organe unique et monstrueux. Assurément, l’homme tire plus de profit et de bonheur d’un perfectionnement *proportionnel* de ses forces ; en effet, tout talent est un vampire qui suce le sang et la vigueur des autres forces, et une production exagérée peut conduire l’homme le mieux doué presque à la folie. Dans les arts aussi, les natures extrêmes attirent bien trop l’attention; or, l’existence d’une culture moindre est aussi nécessaire pour se laisser attacher par elles. Les hommes se soumettent d’habitude à tout ce qui veut avoir de la puissance.

Est-on d’autant plus heureux que l’on est plus cultivé ?

Le travail permet-il de prendre conscience de soi ?

261

LES TYRANS DE L’ESPRIT. — La vie des Grecs n’a de l’éclat que là où rayonne le mythe ; ailleurs, elle est sombre. Or, les philosophes grecs se privent justement de ce mythe : n’est-ce pas comme s’ils voulaient se retirer du soleil pour se mettre à l’ombre dans l’obscurité ? Mais aucune plante ne se détourne de la lumière ; au fond, ces philosophes ne faisaient que chercher un soleil plus clair, le mythe n’étant pas à leurs yeux assez pur, assez éclatant. Ils trouvaient cette lumière dans leur connaissance, dans ce que chacun d’eux appelait sa « vérité ». Alors, la connaissance avait une splendeur plus grande, elle était jeune encore et connaissait peu les difficultés et les périls de sa route ; elle pouvait espérer arriver d’un seul bond au centre de tout l’être et de là résoudre l’énigme du monde. Ces philosophes avaient une robuste foi en eux-mêmes et en leur « vérité » dont ils écrasaient tous leurs voisins et leurs devanciers ; chacun d’eux était un *tyran* belliqueux et violent. Peut-être la félicité que procure la foi en la possession de la vérité ne fut-elle jamais plus grande dans le monde, mais jamais aussi la dureté, l’orgueil, le caractère tyrannique et malfaisant d’une pareille foi. Ils étaient des tyrans, c’est-à-dire ce que tout Grec voulait être et était, s’il le *pouvait*. Peut-être Solon fait-il exception ; il dit dans ses poésies comment il dédaigna la tyrannie personnelle. Mais il le faisait par amour pour son œuvre, pour sa législation ; et donner des lois est une forme plus raffinée de la tyrannie. Parménide aussi donna des lois, peut-être Pythagore encore et Empédocle ; Anaximandre fonda une ville. Platon était le désir incarné de devenir le plus grand législateur et fondateur d’Etat philosophe ; il semble avoir terriblement souffert de la non-réalisation de sa nature et, vers la fin de sa vie, son âme était remplie du fiel le plus noir. Plus la philosophie grecque perdit de puissance, plus elle souffrit intérieurement de cette humeur arbitraire et chagrine, quand, pour la première fois, les sectes diverses défendirent leurs vérités dans les rues, les âmes de tous ces prétendants de la Vérité étaient entièrement gorgées de jalousie et de bave, la tyrannie sévissait alors dans leur propre corps comme un poison. Tous ces petits tyrans auraient voulu se dévorer tout crus ; il ne restait plus en eux une étincelle d’amour et trop peu de plaisir de leur propre connaissance. [...]

Le philosophe doit-il gouverner ?

Peut-on être sûr d'avoir raison ?

Quel besoin avons-nous de chercher la vérité ?

Chez les Grecs, on avance vite, mais on recule aussi vite ; la marche de toute la machine est si intense qu’une seule pierre jetée dans ses roues la fait sauter. Une de ces pierres fut par exemple Socrate : en une seule nuit, l’évolution de la science philosophique, jusqu’alors si merveilleusement régulière, mais aussi trop hâtive, fut dérangée. Ce n’est pas une question oiseuse de se demander si Platon, resté libre du charme socratique, n’aurait pas trouvé un type plus élevé encore d’homme philosophe, perdu pour nous à jamais. Dans les époques qui l’ont précédé, on peut voir comme dans un atelier de sculpteur des échantillons de pareils types. Mais les VIe et Ve siècles semblent toujours promettre plus et plus haut qu’eux-mêmes n’ont produit ; ils en sont restés à la promesse et à l’annonce. Et cependant à peine y a-t-il une perte plus pénible que celle d’un type, d’une forme supérieure *possible de la vie philosophique*, nouvelle, restée jusqu’ici indécouverte. [...]

Et ainsi il semble que ces merveilleux philosophes aient vécu en vain, ou qu’ils n’aient fait que préparer les bataillons disputeurs et parleurs des écoles socratiques. Il y a là, comme j’ai dit, une lacune, une rupture dans l’évolution ; quelque grande catastrophe doit s’être produite, et l’unique statue d’après laquelle on eût pu connaître le sens et le but de cette grande préparation artistique s’est brisée ou n’a pas réussi : ce qui s’est réellement passé est resté pour toujours un secret d’atelier. [...]

Comment peut-il y avoir du nouveau ?

A-t-on besoin du passé pour construire son avenir ?

Est-ce illusoire de chercher à être heureux ?

La supériorité intellectuelle, qui autrefois créait séparation et hostilité, a coutume aujourd'hui d’*unir* : comment les individus pourraient-ils être maîtres d’eux-mêmes et nager dans la vie suivant une route propre contre tous les courants, s’ils ne voyaient çà et là leurs pareils vivre dans des conditions pareilles et ne leur prenaient la main dans la lutte, aussi bien contre le caractère ochlocratique de la demi-intelligence et de la demi-culture, que contre les tentatives faites, à l’occasion, pour établir une tyrannie avec l’aide de l’action des masses ? Les oligarques sont nécessaires les uns aux autres, ils ont entre eux leur plus grande joie, ils comprennent leurs signes distinctifs — cependant, chacun est libre, il combat et triomphe à *son* rang, préférant périr plutôt que de se soumettre. [...]

Que gagne-t-on à échanger ?

Comment peut-il y avoir un contre-pouvoir ?

La culture est-elle libératrice ?

S'opposer à l'autorité est-ce toujours une marque de liberté ?

Être libre, est-ce ne rencontrer aucun obstacle ?

Pourquoi voulons-nous être libres ?

Notre liberté de pensée a-t-elle des limites ?

263

DONS NATURELS. — Dans une humanité aussi supérieurement développée qu’est la nôtre, chacun reçoit de la nature l’accès à beaucoup de talents. Chacun a un *talent inné*, mais à un petit nombre seulement est donné par nature et par éducation le degré de constance, de patience, d’énergie nécessaire pour qu’il devienne véritablement un talent, qu’ainsi il *devienne* ce qu’il *est*, c’est-à-dire : le dépense en œuvres et en actes. [...]

Est-on soi même ou le devient-on ?

Quelle est la part de l'inné et de l'acquis dans le caractère ?

Exister, est-ce agir ?

Risquons nous de passer à côté de notre vie ?

La culture est-elle un simple ajout à la nature ?

La culture nous rend-elle plus humains ?

La culture est-elle libératrice ?

Etre cultivé rend-il meilleur ?

Prendre son temps est-ce le perdre ?

Comment peut-il y avoir du nouveau ?

Doit-on faire du travail une valeur ?

Travailler, est-ce seulement mettre en oeuvre des techniques ?

Le travail permet-il de prendre conscience de soi ?

Quelle est "La force majeure" dans l'existence selon vous, indépendamment de la définition qu'en a donné Clément Rosset ?

275

CYNIQUES ET ÉPICURIENS. — Le cynique reconnaît le lien de dépendance entre les douleurs accrues et fortifiées de l’homme supérieurement civilisé et la masse de ses besoins ; il comprend ainsi que la foison d’opinions sur le beau, le gracieux, le joli, le plaisant, devait faire jaillir autant de sources très riches de jouissance; mais aussi de déplaisir. Conformément à cette vue, il se réforme, en abandonnant nombre de ces opinions et en se soustrayant à certaines exigences de la civilisation ; par là, il acquiert un sentiment de liberté et de force ; et, peu à peu, quand l’habitude lui rend son genre de vie supportable, il a en effet des sensations de déplaisir plus rares et plus faibles que les hommes civilisés, et il se rapproche de l’animal domestique ; en outre, il sent tout avec le piquant du contraste et… il peut également injurier à cœur-joie ! Si bien que, par là, il s’élève bien au-dessus du monde des sensations animales. — L’épicurien a le même point de vue que le cynique ; il n’y a, pour l’ordinaire, entre eux qu’une différence de tempérament. Puis, l’épicurien met à profit sa civilisation supérieure pour se rendre indépendant des opinions dominantes, et il s’élève au-dessus d’elles, tandis que le cynique reste exclusivement dans la négation. Il marche comme dans des sentiers à l’abri du vent, bien protégés, à demi-obscurs, tandis qu’au-dessus de sa tête, dans l’ouragan, les cimes des arbres bruissent et lui décèlent quelle violente agitation règne là-dehors par le monde. Le cynique, au contraire, circule comme tout nu, dehors dans le souffle du vent, et s’endurcit jusqu’à perdre le sentiment. [...]

Faut-il libérer ses désirs ou se libérer de ses désirs ?

Le passionné est-il ennemi de lui-même ?

Peut-on désirer sans souffrir ?

Le désir nous impose-t-il d'en faire l'épreuve ?

Le désir nous éloigne-t-il du vrai ?

La culture est-elle libératrice ?

Est-on d’autant plus heureux que l’on est plus cultivé ?

277

BONHEUR ET CULTURE. — La vue du milieu où s’est passée notre enfance nous touche : le jardin public, l’église avec les tombes, l’étang et le bois — sont choses que nous revoyons toujours avec émotion. La pitié de nous-mêmes nous saisit, car depuis, que de souffrances avons-nous traversées ! Et là, chaque chose subsiste avec un air si calme, si éternel : nous seuls sommes si changés, si émus ; nous retrouvons même quelques hommes sur qui le temps n’a pas *plus* exercé sa dent que sur un chêne : paysans, pêcheurs, forestiers — ce sont les mêmes. — L’émotion, la pitié de soi-même en face de la culture inférieure est le signe de la culture supérieure ; d’où il s’ensuit que par elle le bonheur, dans tous les cas, n’a pas augmenté. Qui veut faire dans la vie moisson de bonheur et de tranquillité n’a qu’à se détourner toujours des voies de la culture supérieure.

Faut-il libérer ses désirs ou se libérer de ses désirs ?

Le passionné est-il ennemi de lui-même ?

Peut-on désirer sans souffrir ?

Le désir nous impose-t-il d'en faire l'épreuve ?

Le désir nous éloigne-t-il du vrai ?

La culture est-elle libératrice ?

Est-on d’autant plus heureux que l’on est plus cultivé ?

278

COMPARAISON TIRÉE DE LA DANSE. — De nos jours, il faut considérer comme le signe décisif de la grande culture qu’un homme possède assez de force et de souplesse pour être à la fois net et rigoureux dans la connaissance et, en d’autres moments, capable de céder, pour ainsi dire, d’une centaine de pas à la poésie, à la religion, à la métaphysique et d’en ressentir la puissance et la beauté. Une pareille position entre deux exigences si diverses est fort malaisée, car la science pousse à la domination absolue de ses méthodes, et si l’on ne cède pas à cette impulsion, il se produit cet autre danger, d’osciller faiblement entre deux tendances opposées. Cependant, pour ouvrir, au moins par une comparaison, une perspective sur la solution de cette difficulté, on n’a qu’à songer que la *danse* n’est pas la même chose qu’un absurde mouvement de va-et-vient entre des directions opposées. La haute culture paraîtra semblable à une danse hardie : c’est pourquoi, comme j’ai dit, il y faut beaucoup de force et de souplesse.

L'art est-il moins nécessaire que la science ?

Quelle est la relation entre la beauté et la bonté ?

La beauté est elle promesse de bonheur ?

En quoi le sentiment esthétique se distingue-t-il du sentiment religieux ?

La culture nous rend-elle plus humains ?

Toutes les cultures se valent-elles ?

Risquons nous de passer à côté de notre vie ?

Qu'est-ce qu'une journée réussie ?

Notre liberté de pensée a-t-elle des limites ?

Est-ce illusoire de chercher à être heureux ?

Une connaissance scientifique du vivant est-elle possible ?

Y a-t-il des questions auxquelles aucune science ne répond ?

Faut-il préférer le bonheur à la vérité ?

L'art peut-il manifester la vérité ?

Toute croyance est-elle contraire à la raison ?

279

DE L’ALLÉGEMENT DE LA VIE. — Un moyen capital de s’alléger la vie est d’en idéaliser les évènements ; mais il faut se faire d’après la peinture une idée claire de ce que c’est qu’idéaliser. Le peintre désire que le regard du spectateur ne soit pas trop exact, trop aigu, il le force à se rendre à une certaine distance, pour considérer de là son œuvre ; il est obligé de supposer celui qui regarde le tableau placé à une distance très déterminée; mieux encore, il lui faut admettre chez son spectateur un degré d’acuité de l’œil également déterminé ; sur ces points il n’a pas le droit d’être indécis. Tout homme donc qui veut idéaliser sa vie ne doit pas vouloir la regarder trop précisément et doit toujours reculer son œil à une certaine distance. [...]

Faut-il préférer le bonheur à la vérité ?

L'art peut-il manifester la vérité ?  
L’art transforme-t-il notre conscience du réel ?

Toute croyance est-elle contraire à la raison ?

Est-ce illusoire de chercher à être heureux ?

Ne fait-on que fuir le réel ?

Faut-il préférer le bonheur à la vérité ?

281

LA CULTURE SUPÉRIEURE EST NÉCESSAIREMENT INCOMPRISE. — Celui qui n’a monté son instrument qu’avec deux cordes, comme les savants qui, en dehors de l’*instinct scientifique*, n’ont, de plus, qu’un *instinct religieux* acquis par éducation, celui-là ne comprend pas les hommes qui savent jouer sur un plus grand nombre de cordes. Il est dans l’essence de la culture supérieure, *à plusieurs cordes*, d’être toujours interprétée à faux par l’inférieure ; c’est ce qui arrive, par exemple, quand l’art passe pour une forme déguisée de la religiosité. Il y a même des gens, qui ne sont que religieux, qui vont jusqu’à entendre la science comme une recherche du sentiment religieux, tout comme les sourds-muets ignorent ce qu’est la musique, sinon un mouvement visible.

En quoi le sentiment esthétique se distingue-t-il du sentiment religieux ?

L’homme a-t-il nécessairement besoin de religion ?

La religion n’est-elle qu’un fait de culture ?

Y a-t-il des questions auxquelles aucune science ne répond ?

L'art est-il moins nécessaire que la science ?

Notre liberté de pensée a-t-elle des limites ?

La culture nous rend-elle plus humains ?

Toutes les cultures se valent-elles ?

282

LAMENTO. — Ce sont peut-être les avantages de notre époque qui amènent avec eux un recul et, à l’occasion, une dépréciation de la *vita contemplativa*. Mais il faut bien s’avouer que notre temps est pauvre en grands moralistes, que Pascal, Epictète, Sénéque, Plutarque, sont à présent peu lus, que le travail et le zèle — autrefois escorte de la grande déesse Santé — semblent parfois sévir comme une maladie. Comme le temps manque pour penser et garder le calme dans la pensée, on n’étudie plus les opinions divergentes ; on se contente de les haïr. Dans l’énorme précipitation de la vie, l’esprit et l’oeil sont accoutumés à une vision et à un jugement incomplets et faux, et chacun ressemble aux voyageurs qui font connaissance avec le pays et la population sans quitter le chemin de fer. Une attitude, indépendante et prudente, de la connaissance est jugée presque comme une sorte de manie ; la liberté d’esprit est déconsidérée spécialement par les savants qui voudraient trouver, dans son art de considérer les choses, leur solidité et leur labeur d’abeilles, et qui l’exileraient volontiers dans un seul coin de la science : au lieu qu’elle a le devoir tout autre, et bien supérieur, d’étendre d’une position isolée son commandement sur tout le ban et l’arrière-ban des hommes de science et d’érudition, et de leur faire voir les voies et les buts de la culture. — Une plainte comme celle qui vient d’être entonnée aura sans doute son moment et résonnera un jour d’elle-même, dans un retour offensif du génie de la méditation.

Doit-on faire du travail une valeur ?

Prendre son temps est-ce le perdre ?

A-t-on besoin du passé pour construire son avenir ?

La culture est-elle libératrice ?

La culture nous rend-elle plus humains ?

Notre liberté de pensée a-t-elle des limites ?

Quel besoin avons-nous de chercher la vérité ?

Peut-on être sûr d'avoir raison ?

Le doute: Une force ou une faiblesse ?

La science relève-t-elle du seul désir de vérité ?

Réfléchissez sur "La condition de l'homme moderne" aujourd'hui en 2018, indépendamment de la définition qu'en a donné Hannah Arendt en 1958

283

DÉFAUT PRINCIPAL DES HOMMES D’ACTION. — Les hommes d’action manquent ordinairement de l’activité supérieure : je veux dire l’individuelle. Ils agissent à titre de fonctionnaires, de marchands, d’érudits, autrement dit de représentants d’une espèce, mais non à titre d’hommes déterminés, isolés et uniques ; à cet égard, ils sont paresseux. — C’est le malheur des gens d’action que leur activité soit toujours un peu irraisonnée. On ne peut, par exemple, demander au banquier qui amasse de l’argent le but de son incessante activité ; elle est irraisonnée. Les gens d’action roulent comme roule la pierre, suivant la loi brute de la mécanique. — Tous les hommes se divisent, de tout temps et de nos jours, en esclaves et libres ; car celui qui n a pas les deux tiers de sa journée pour lui-même est esclave, qu’il soit d’ailleurs ce qu’il veut : politique, marchand, fonctionnaire, érudit.

Doit-on faire du travail une valeur ?

Travailler, est-ce seulement mettre en oeuvre des techniques ?

Le travail permet-il de prendre conscience de soi ?

S'opposer à l'autorité est-ce toujours une marque de liberté ?

Être libre, est-ce ne rencontrer aucun obstacle ?

Pourquoi voulons-nous être libres ?

Exister, est-ce agir ?

Risquons nous de passer à côté de notre vie ?

Notre liberté de pensée a-t-elle des limites ?

Qu'est-ce qui a du sens ?

Réfléchissez sur "La condition de l'homme moderne" aujourd'hui en 2018, indépendamment de la définition qu'en a donné Hannah Arendt en 1958

284

EN FAVEUR DE L’OISIF. — Signe de ce que le prix de la vie contemplative a baissé, les savants luttent aujourd'hui avec les gens d’action en une espèce de jouissance hâtive, au point qu’ils semblent, eux aussi, priser plus haut cette façon de jouir que celle qui leur convient proprement et qui, en fait, est bien plus une jouissance. Les savants ont honte de l’*otium*. C’est pourtant une noble chose que le loisir et l’oisiveté. — Si l’oisiveté est véritablement le *commencement* de tous les vices, elle se trouve ainsi au moins dans le voisinage le plus proche de toutes les vertus ; I’homme oisif est toujours un homme meilleur encore que l’actif. — Vous ne pensez cependant pas que, par loisir et oisiveté, ce soit vous que je désigne, ô paresseux ?

Doit-on faire du travail une valeur ?

Risquons nous de passer à côté de notre vie ?

Exister, est-ce agir ?

Prendre son temps est-ce le perdre ?

Réfléchissez sur "La condition de l'homme moderne" aujourd'hui en 2018, indépendamment de la définition qu'en a donné Hannah Arendt en 1958

285

INQUIÉTUDE MODERNE. — A mesure qu’on va vers l’ouest, l’agitation moderne devient de plus en plus grande, si bien qu’aux yeux des Américains les habitants de l’Europe représentent un ensemble d’êtres, amis du repos et du plaisir, tandis qu’en réalité ils vont croisant leur vol continuel comme des abeilles et des guêpes. Cette agitation est si grande que la culture supérieure n’a plus le temps de mûrir ses fruits : c’est comme si les saisons se succédaient trop rapidement. Par manque de repos, notre civilisation court à une nouvelle barbarie. En aucun temps les gens actifs, c’est-à-dire les gens sans repos, n’ont été *plus* estimés, il y a donc lieu de mettre au nombre des corrections nécessaires, que l’on doit apporter au caractère de I’humanité, la tâche de fortifier dans une large mesure l’élément contemplatif. Mais, dès à présent, tout individu calme et constant cœur et de tête a le droit de croire qu’il possède non seulement un bon tempérament, mais une vertu d’utilité générale et qu’en conservant cette vertu il remplit même un devoir fort élevé. [...]

Doit-on faire du travail une valeur ?

Exister, est-ce agir ?

Prendre son temps est-ce le perdre ?

Les passions nous empêchent-elles de faire notre devoir ?

Notre liberté de pensée a-t-elle des limites ?

Réfléchissez sur "La condition de l'homme moderne" aujourd'hui en 2018, indépendamment de la définition qu'en a donné Hannah Arendt en 1958

290

IMPRESSION À LA CAMPAGNE. — Si l’on n’a pas à I’horizon de sa vie des lignes fermes et paisibles, semblables à celles que font la montagne et la forêt, la volonté intérieure de l’homme est elle-même inquiète, distraite et troublée de désirs comme la nature de l’habitant des villes : il n’a pas de bonheur et n’en donne pas.

La conscience de l’individu n’est-elle que le reflet de la société à laquelle il appartient ?

Le passionné est-il ennemi de lui-même ?

Savons-nous toujours ce que nous désirons ?

Est-ce illusoire de chercher à être heureux ?

Pouvons-nous avoir "La conscience tranquille" de nos jours, indépendamment de la réflexion menée sur ce thème par Plutarque, il y a bientôt 20 siècles ?

291

CIRCONSPECTION DES ESPRITS LIBRES. — Les hommes d’esprit libre, vivant uniquement pour la connaissance, auront bientôt atteint leur but extérieur, leur situation définitive à l’égard de la société et de l’Etat ; et, par exemple, ils se déclareront volontiers satisfaits d’un petit emploi ou d’une fortune qui suffit juste à leur existence, car ils s’arrangeront pour vivre de manière qu’un grand changement dans la fortune publique, et même une révolution de l’ordre politique, n’entraîne pas en même temps la ruine de leur vie. Ce sont là toutes choses auxquelles ils appliquent aussi peu que possible de leur énergie, pour plonger avec toutes leurs forces rassemblées et, en quelque sorte, avec une respiration longue dans l’élément de la connaissance. Ainsi, ils peuvent espérer plonger profondément et peut-être bien voir jusqu’au fond. — D’un événement, un pareil esprit aime à ne prendre qu’un seul bout, il ne se plaît pas à voir les choses dans toute l’ampleur et l’abondance de leur développement : car il ne veut pas s’entremêler en elles. — Lui aussi connaît les jours ouvrables du manque de liberté, de la dépendance, de la servitude. Mais, de temps en temps, il faut qu’il lui vienne un dimanche de liberté, autrement il ne supportera point la vie. Il est probable que même son amour des hommes sera circonspect et quelque peu court d’haleine, car c’est seulement dans la mesure où il lui est nécessaire, pour la fin de la connaissance, qu’il veut s’engager dans le monde des instincts et de l’aveuglement. Il doit compter que le génie de la justice plaidera quelque peu en faveur de son disciple et de son pupille, si des voix accusatrices venaient à l’appeler pauvre d’amour. — Il y a dans sa manière de vivre et de penser, un *héroïsme raffiné* qui répugne à s’offrir au respect des masses comme fait son frère plus grossier, et qui suit silencieusement sa route par le monde et hors du monde. Quelques labyrinthes qu’il traverse, entre quelques rochers que son cours soit resserré momentanément, dès qu’il arrive à la lumière, il va son chemin dans la clarté, facilement et presque sans bruit, et laisse les rayons du soleil jouer jusque dans sa profondeur. [...]

Doit-on faire du travail une valeur ?

Prendre son temps est-ce le perdre ?

Notre liberté de pensée a-t-elle des limites ?

La culture est-elle libératrice ?

S'opposer à l'autorité est-ce toujours une marque de liberté ?

Être libre, est-ce ne rencontrer aucun obstacle ?

Est-ce illusoire de chercher à être heureux ?

Le bonheur est-il affaire privée ?  
La solitude est-elle sans valeur ?

292

EN AVANT. — [...]

Il dépend de toi que tous les traits de ta vie : tes essais, erreurs, fautes, illusions, souffrances, ton amour et ton espoir entrent sans exception dans ton dessein. Ce dessein est de devenir toi-même une chaîne nécessaire d’anneaux de la civilisation et de conclure de cette nécessité à la nécessité dans la marche de la civilisation universelle. Quand ton regard aura pris assez de force pour voir le fond dans le puits ténébreux de ton être et de tes connaissances, peut-être aussi, dans ce miroir, les constellations lointaines des civilisations de l’avenir te deviendront visibles. Crois-tu qu’une telle vie avec un tel dessein soit trop pénible, trop dénuée de tous agréments ? C’est que tu n’as pas encore appris qu’il n’est pas de miel plus doux que celui de la connaissance, et que les nuées flottantes de l’affliction doivent encore te servir de mamelle où puiser le lait pour ton rafraîchissement. Vienne l’âge, alors seulement tu verras bien comment tu as écouté la voix de la nature, de cette nature qui gouverne l’univers par le plaisir : la même vie qui aboutit à la vieillesse, aboutit aussi à la sagesse, joie constante de l’esprit dans cette douce lumière du soleil ; l’une et l’autre vieillesse et sagesse t’arrivent sur un même versant de la vie : ainsi l’a voulu la nature. Alors, il est temps, sans qu’il y ait lieu de s’indigner, que le brouillard de la mort s’approche. Vers la lumière — ton dernier mouvement ; un hourra à la connaissance — ton dernier cri.

Le désir peut-il se satisfaire de la réalité ?

Est-ce illusoire de chercher à être heureux ?

Peut-on être heureux dans un monde injuste ?

Comment peut-il y avoir du nouveau ?

L’homme doit-il se résigner à mourir ?

Risquons nous de passer à côté de notre vie ?  
La solitude est-elle sans valeur ?

CHAPITRE VI

L’HOMME EN SOCIÉTÉ —

294

COPIES. — Il n’est pas rare de rencontrer des copies d’hommes considérables ; et comme il arrive pour les tableaux, la plupart des gens prennent aussi plus de plaisir aux copies qu’aux originaux.

Peut-on être soi-même devant les autres ?

295

L’ORATEUR. — On peut parler d’une façon extrêmement juste, et de sorte, pourtant, que tout le monde crie au contraire ; c’est lorsqu’on ne parle pas pour tout le monde.

La conscience de l’individu n’est-elle que le reflet de la société à laquelle il appartient ?

Peut-on ne pas admettre la vérité ?

296

MANQUE D’ABANDON. — Le manque d’abandon entre amis est une faute qui ne peut être reprise sans devenir irrémédiable. [...]

Que pouvons-nous savoir des autres ?

Faut-il s'identifier à autrui pour le comprendre ?

Que gagne-t-on à échanger ?

Peut-on être soi-même devant les autres ?

Quelle serait la ligne d'écriture d'une version moderne des "Pensées pour moi-même", plus de 18 siècles après celle de Marc-Aurèle ?

300

DEUX ESPÈCES D’ÉGALITÉ. — La soif d’égalité peut manifester en ce qu’on voudrait ou bien se soumettre tous les autres (en les rabaissant, en les étouffant dans le silence, en leur passant la jambe), ou bien s’élever avec tous (en leur rendant justice, en les aidant, en se réjouissant des succès d’autrui).

La démocratie est-elle la garantie de lois justes ?

Est-ce l’égalité des droits qui assure l’égalité des hommes ?

301

CONTRE L’EMBARRAS. — Le meilleur moyen de venir au secours des gens très embarrassés et de les tranquilliser consiste à les louer d’une manière décidée. [...]

Est-ce illusoire de chercher à être heureux ?

Quelle serait la ligne d'écriture d'une version moderne des "Pensées pour moi-même", plus de 18 siècles après celle de Marc-Aurèle ?

307

QUAND LES PARADOXES SONT À LEUR PLACE. Pour gagner des gens d’esprit à une proposition, il suffit parfois de la présenter sous la forme d’un paradoxe monstrueux. [...]

A quoi peut-on reconnaître la vérité ?

Y a-t-il d’autres moyens que la démonstration pour établir une vérité ?

Quel besoin avons-nous de chercher la vérité ?

Faut-il se méfier de la multiplicité des interprétations ?

Quelle serait la ligne d'écriture d'une version moderne des "Pensées pour moi-même", plus de 18 siècles après celle de Marc-Aurèle ?

314

PAR ÉGARD. — Ne vouloir mortifier, ne vouloir blesser personne, peut être aussi bien une marque de justice que de timidité.

Toute violence est-elle sans raison ?

Peut-on concevoir une société sans conflit ?

Quelle serait la ligne d'écriture d'une version moderne des "Pensées pour moi-même", plus de 18 siècles après celle de Marc-Aurèle ?

315

INDISPENSABLE À LA DISPUTE. — Qui ne sait pas mettre ses idées à la glace ne doit pas s’engager dans la chaleur de la discussion. [...]

La pluralité des opinions est-elle un obstacle à la vérité ?

Peut-on être sûr d'avoir raison ?

Faut-il se méfier de la multiplicité des interprétations ?

Quelle serait la ligne d'écriture d'une version moderne des "Pensées pour moi-même", plus de 18 siècles après celle de Marc-Aurèle ?

317

MOTIF DE L’ATTAQUE. — On n’attaque pas seulement pour faire du mal à quelqu’un, pour le vaincre, mais peut-être aussi pour le seul plaisir de prendre conscience de sa force. [...]

La politique échappe-t-elle à l'exigence de vérité ?

Peut-on concevoir une société sans conflit ?

Quelle serait la ligne d'écriture d'une version moderne des "Pensées pour moi-même", plus de 18 siècles après celle de Marc-Aurèle ?

319

BON ÉPISTOLIER. — Celui qui n’écrit pas de livres pense beaucoup et vit dans une société qui ne lui suffit point, sera d’ordinaire bon épistolier. [...]

Que gagne-t-on à échanger ?

Peut-on être soi-même devant les autres ?

La solitude est-elle sans valeur ?

321

LES COMPATISSANTS. — Les natures compatissantes, à chaque instant prêtes à secourir dans l’infortune, sont rarement en même temps les conjouissantes : dans le bonheur d’autrui, elles n’ont que faire, sont superflues, ne se sentent pas en possession de leur supériorité et montrent pour cela facilement du dépit. [...]

Est-ce illusoire de chercher à être heureux ?

Peut-on être heureux dans un monde injuste ?

Réfléchissez sur le titre du livre de Milan Kundera: "L'insoutenable légèreté de l'être", indépendamment de la vision de l'auteur ?

325

PRÉSENCE DE TÉMOINS. — On saute deux fois plus volontiers après un homme qui tombe à l’eau, s’il y a là des gens qui ne l’osent pas. [...]

Peut-on être soi-même devant les autres ?

Ne désirons-nous que les choses que nous estimons bonnes ?

Suffit-il de voir le meilleur pour le suivre ?

Une action désintéressée est-elle possible ?

Quelle serait la ligne d'écriture d'une version moderne des "Pensées pour moi-même", plus de 18 siècles après celle de Marc-Aurèle ?

340

QUAND IL EST OPPORTUN D’AVOIR TORT. — On fait bien d’accepter des imputations sans les réfuter même si elles nous font tort, quand leur auteur verrait un tort plus grand encore de notre part si nous lui répliquions ou peut-être même les réfutions. Il est vrai qu’un homme peut, de cette manière, être toujours dans son tort et avoir toujours raison, et finalement, avec la meilleure conscience du monde, devenir le tyran et le démon le plus insupportable ; et ce qui est vrai de l’individu peut aussi se produire dans des classes entières de la société. [...]

Faut-il préférer le bonheur à la vérité ?

N’y a-t-il aucune vérité dans le mensonge ?

Quelle serait la ligne d'écriture d'une version moderne des "Pensées pour moi-même", plus de 18 siècles après celle de Marc-Aurèle ?

360

CONTENANCE À L’ÉGARD DE L’ÉLOGE. — Si de bons amis louent une nature bien douée, elle se montrera souvent contente par courtoisie et bienveillance, mais en réalité cela lui est égal. Son essence particulière est tout à fait nonchalante à cet égard et, par là, mal disposée à faire un pas pour sortir de l’ombre où elle est couchée ; mais, par la louange, les hommes veulent donner du contentement et ce serait les chagriner que de ne pas se montrer content de leur louange. [...]

Peut-on être soi-même devant les autres ?

Quelle serait la ligne d'écriture d'une version moderne des "Pensées pour moi-même", plus de 18 siècles après celle de Marc-Aurèle ?

CHAPITRE VII

LA FEMME ET L’ENFANT [...]

395

ENSEIGNER À COMMANDER. — Aux enfants de familles modestes, il faut autant enseigner le commandement, par le moyen de l’éducation, qu’à d’autres enfants l’obéissance. [...]

La culture est-elle libératrice ?

La culture nous rend-elle plus humains ?

Ressentir l'injustice m'apprend-il ce qui est juste ?

Vaut-il mieux subir l'injustice ou la commettre ?

S'opposer à l'autorité est-ce toujours une marque de liberté ?

Être libre, est-ce ne rencontrer aucun obstacle ?

Notre liberté de pensée a-t-elle des limites ?

La conscience de l’individu n’est-elle que le reflet de la société à laquelle il appartient ?

Quelle serait la ligne d'écriture d'une version moderne des "Pensées pour moi-même", plus de 18 siècles après celle de Marc-Aurèle ?

CHAPITRE VIII

COUP D’ŒIL SUR L’ÉTAT [...]

452

PROPRIÉTÉ ET JUSTICE, — Quand les socialistes prouvent que l’actuel partage de la propriété dans l’humanité est la conséquence d’innombrables injustices et violences, et qu’ils déclinent *in summa* toute obligation envers une chose dont le fondement est si injuste, ils ne considèrent qu’un fait isolé. Tout le passé de l’ancienne civilisation est fondé sur la violence, l’esclavage, la tromperie, l’erreur; mais nous qui sommes nous-mêmes les héritiers de toutes ces circonstances et les concrétions de tout ce passé nous ne pouvons pas l’anéantir par décret, et nous n’avons pas le droit d’en supprimer une seule parcelle. Les sentiments d’injustice sont également dans les âmes des non-possédants qui ne sont pas meilleurs que les possédants, et n’ont pas un privilège moral : ils ont eu quelque part des ancêtres possédants. Ce n’est pas de nouveaux partages par la violence, mais de transformations graduelles des idées qu’on a besoin ; il faut que chez tous la justice devienne plus forte, l’instinct de violence plus faible. [...]

Le droit n'est-il que l'expression de rapports de force ?

L'exigence de justice et l'exigence de liberté sont-elles séparables ?

La démocratie est-elle la garantie de lois justes ?

Est-ce l’égalité des droits qui assure l’égalité des hommes ?

Toute violence est-elle sans raison ?

La conscience de l’individu n’est-elle que le reflet de la société à laquelle il appartient ?

Notre liberté de pensée a-t-elle des limites ?

471

TEMPS HEUREUX. — Un siècle heureux est absolument impossible pour la raison que les hommes ne veulent que le souhaiter, mais nullement l’avoir, et, lorsque lui viennent d’heureux jours, tout individu apprend formellement à demander au ciel le trouble et la misère. Le destin des hommes est disposé pour d’*heureux* instants — toute vie en a de tels — mais non pour des époques heureuses. Néanmoins, ces époques subsistent comme l’« au-delà des monts dans l’imagination des hommes, comme un legs des ancêtres ; car on a sans doute, depuis des temps reculés, emprunté cette conception du siècle heureux à cet état où après la tension violente de la chasse et de la guerre, l’homme s’abandonne au repos, étend ses membres, et entend bruire autour de lui les ailes du sommeil. Par un raisonnement faux et conformément à cette vieille habitude, l’homme s’imagine que, maintenant encore, *après des périodes entières* de détresse et de peine, il pourra goûter, *à un degré et dans un temps proportionnels*, cet état de bonheur. [...]

Est-ce illusoire de chercher à être heureux ?

Le désir peut-il se satisfaire de la réalité ?

Le bonheur se trouve-t-il dans le repos ?

CHAPITRE IX

L’HOMME AVEC LUI-MÊME [...]

484

MONDE RENVERSÉ. — On critique plus sévèrement un penseur quand il émet une proposition qui nous est désagréable ; et pourtant il serait plus raisonnable de le faire quand sa proposition nous est agréable. [...]

Notre liberté de pensée a-t-elle des limites ?

A quoi peut-on reconnaître la vérité ?

Faut-il préférer le bonheur à la vérité ?

Quel besoin avons-nous de chercher la vérité ?

Quelle serait la ligne d'écriture d'une version moderne des "Pensées pour moi-même", plus de 18 siècles après celle de Marc-Aurèle ?

486

LA SEULE CHOSE QUI SOIT NÉCESSAIRE. — Une seule chose est nécessaire à avoir : ou bien un esprit léger de nature ou bien un esprit rendu léger par l’art et la science.

L'art est-il moins nécessaire que la science ?

L’art transforme-t-il notre conscience du réel ?

Faut-il préférer le bonheur à la vérité ?

Le bonheur est-il dans l'inconscience ?

Est-ce illusoire de chercher à être heureux ?

Ne fait-on que fuir le réel ?

Le bonheur est-il affaire privée ?

Est-on d’autant plus heureux que l’on est plus cultivé ?

487

LA PASSION POUR DES CHOSES. — Qui met sa passion à des choses (sciences, bien de l’Etat, intérêts de la civilisation, arts) enlève beaucoup d’ardeur à sa passion envers les personnes (même si ce sont des représentants de ces choses, comme des hommes d’Etat, des philosophes, des artistes sont représentants de leurs créations). [...]

La culture nous rend-elle plus humains ?

La solitude est-elle sans valeur ?

Est-on d’autant plus heureux que l’on est plus cultivé ?

491

OBSERVATION DE SOI-MÊME. L’homme est très bien défendu contre lui-même, contre tout espionnage et tout siège mené par lui-même ; il ne peut d’ordinaire apercevoir de lui-même guère plus que ses ouvrages extérieurs. La citadelle proprement dite lui est inaccessible, même invisible, à moins que des amis et des ennemis ne jouent les traîtres et ne l’y introduisent par un chemin dérobé. [...]

Est-il préférable de se connaître ?

Autrui m'apprend-il quelque chose sur moi-même ?

L’idée d’inconscient exclut-elle celle de liberté ?

Admettre l'existence de l'inconscient est-ce rendre vain tout effort de lucidité à l'égard de soi même ?

493

NOBLESSE DE PENSÉE. — La noblesse de pensée consiste pour une grande part en bon cœur et en défaut de méfiance, et contient ainsi précisément ce sur quoi les hommes intéressés au succès, et qui réussissent, aiment à passer avec des airs de supériorité et de raillerie.

Peut-on être soi-même devant les autres ?

Que pouvons-nous savoir des autres ?

Peut-on concevoir une société sans conflit ?

Comment peut-il y avoir un contre-pouvoir ?

Quelle serait la ligne d'écriture d'une version moderne des "Pensées pour moi-même", plus de 18 siècles après celle de Marc-Aurèle ?

494

BUTS ET VOIES. — Nombreux sont opiniâtres en ce qui touche la voie une fois prise, peu en ce qui touche le but.

Peut-on être sûr d'avoir raison ?

Quel besoin avons-nous de chercher la vérité ?

Qu'est-ce qui a du sens ?

Risquons nous de passer à côté de notre vie ?

Notre liberté de pensée a-t-elle des limites ?

La conscience de l’individu n’est-elle que le reflet de la société à laquelle il appartient ?

495

CE QUI INDIGNE DANS UNE MANIÈRE DE VIVRE PARTICULIÈRE. — Tous les régimes de vie très particuliers soulèvent les gens contre qui les embrasse ; par la conduite extraordinaire dont celui-ci fait son apanage ils se sentent rabaissés : des êtres communs. [...]

Peut-on être soi-même devant les autres ?

Notre liberté de pensée a-t-elle des limites ?

La conscience de l’individu n’est-elle que le reflet de la société à laquelle il appartient ?

Comment peut-il y avoir un contre-pouvoir ?

497

NOBLE SANS LE VOULOIR. — L’homme se comporte noblement sans le vouloir, quand il s’est accoutumé à ne vouloir rien des hommes et à leur donner toujours. [...]

Une action désintéressée est-elle possible ?

Est-ce illusoire de chercher à être heureux ?

Comment définir le bien ?

Est-il raisonnable d'aimer ?

Peut-on aimer son prochain comme soi-même ?

Est-ce réaliste de prétendre pouvoir aimer tous les hommes ?

Dans tout amour n'aime t-on que soi-même ?

Prendre conscience de soi est-ce devenir étranger à soi ?

Est-ce illusoire de chercher à être heureux ?

Quelle serait la ligne d'écriture d'une version moderne des "Pensées pour moi-même", plus de 18 siècles après celle de Marc-Aurèle ?

501

SE COMPLAIRE À SOI-MÊME. — On dit « se complaire à une chose», mais c’est en réalité se complaire à soi-même par le moyen de cette chose. [...]

Une action désintéressée est-elle possible ?

Est-ce illusoire de chercher à être heureux ?

Comment définir le bien ?

Est-il raisonnable d'aimer ?

Peut-on aimer son prochain comme soi-même ?

Est-ce réaliste de prétendre pouvoir aimer tous les hommes ?

Dans tout amour n'aime t-on que soi-même ?

Prendre conscience de soi est-ce devenir étranger à soi ?

Est-ce illusoire de chercher à être heureux ?

507

PLUS FÂCHEUX ENCORE QUE DES ENNEMIS. — Les personnes chez lesquelles nous n’avons pas la conviction de trouver une attitude sympathique en toutes circonstances, tandis que nous sommes obligés par quelque motif (par exemple la reconnaissance) de conserver de notre côté l’apparence d’une sympathie absolue, tourmentent notre imagination beaucoup plus que nos ennemis. [...]

N'avons nous de devoirs qu'envers autrui ?

Comment peut-il y avoir un contre-pouvoir ?

Quelle serait la ligne d'écriture d'une version moderne des "Pensées pour moi-même", plus de 18 siècles après celle de Marc-Aurèle ?

511

LA FIDÉLITÉ AUX CONVICTIONS. — Qui a beaucoup à faire garde ses convictions et positions générales presque immuablement. — De même, tout homme travaille au service d’une idée : il n’éprouvera plus jamais l’idée elle-même, il n’en a plus le temps ; que dis-je ? il est contre son intérêt de la tenir encore pour discutable. [...]

Notre liberté de pensée a-t-elle des limites ?

Doit-on faire du travail une valeur ?

Le travail permet-il de prendre conscience de soi ?

Quel besoin avons-nous de chercher la vérité ?

Le doute: Une force ou une faiblesse ?

515

TIRÉ DE L’EXPÉRIENCE. — L’absurdité d’une chose n’est pas une raison contre son existence, c’en est plutôt une condition. [...]

Qu'est-ce qui a du sens ?

Peut-on ne pas admettre la vérité ?

A quoi peut-on reconnaître la vérité ?

Quelle serait la ligne d'écriture d'une version moderne de "De la nature des choses", plus de 20 siècles après celle de Lucrèce ?

517

VUE FONDAMENTALE. — Il n’y a pas d’harmonie préétablie entre le progrès de la vérité et le bien de l’humanité.

A quoi peut-on reconnaître la vérité ?

Faut-il préférer le bonheur à la vérité ?

Quel besoin avons-nous de chercher la vérité ?

Comment définir le bien ?

518

DESTINÉE HUMAINE. — Qui pense un peu profond sait bien qu’il aura toujours tort, qu’il agisse et juge comme il veut.

Peut-on être sûr d'avoir raison ?

Peut-on vouloir le bien sans le faire ?

La détermination du bien n’est-elle qu’une affaire d’opinion ?

519

LA VÉRITÉ CIRCÉ. — De bêtes, l’erreur a fait des hommes. La vérité serait-elle en état de refaire de l’homme une bête ?

Peut-on être sûr d'avoir raison ?

La culture nous rend-elle plus humains ?

Parler d'actes inhumains a-t-il un sens ?

Etre cultivé rend-il meilleur ?

520

DANGER DE NOTRE CIVILISATION. — Nous sommes d’un temps dont la civilisation est en danger de périr par les moyens de civilisation. [...]

La culture nous rend-elle plus humains ?

Etre cultivé rend-il meilleur ?

Toutes les cultures se valent-elles ?

527

TENIR À UNE OPINION. — L’un tient à son opinion, parce qu’il s’imagine y être arrivé de lui-même, l’autre parce qu’il l’a apprise avec peine et est fier de l’avoir comprise ; tous deux, en conséquence, par vanité.

La culture est-elle libératrice ?

La conscience de l’individu n’est-elle que le reflet de la société à laquelle il appartient ?

Notre liberté de pensée a-t-elle des limites ?

Suis-je le sujet de mes pensées ?

528

REDOUTER LA LUMIÈRE. — La bonne action redoute la lumière aussi anxieusement que la mauvaise : l’une craint que la révélation n’amène la douleur (sous forme de châtiment), l’autre que la révélation ne fasse évanouir le contentement (c’est ce pur contentement de soi-même, qui cesse aussitôt qu’une satisfaction de vanité vient s’y adjoindre).

Une action désintéressée est-elle possible ?

Dans tout amour n'aime t-on que soi-même ?

Le bonheur est-il affaire privée ?

529

LA LONGUEUR DE LA JOURNÉE. — Quand on a beaucoup de choses à y mettre, la journée a cent poches. [...]

Est-on d’autant plus heureux que l’on est plus cultivé ?

Qu'est-ce qu'une journée réussie ?

Cela a-t-il un sens de vouloir échapper au temps ?

Le temps détruit tout ?

535

IMAGINATION DE L’INQUIÉTUDE. — L’imagination de l’inquiétude est ce méchant gnome à figure de singe qui saute encore sur le dos de l’homme, juste alors qu’il a déjà le plus à porter. [...]

L’imagination enrichit-elle la connaissance ?

Pouvons-nous avoir "La conscience tranquille" de nos jours, indépendamment de la réflexion menée sur ce thème par Plutarque, il y a bientôt 20 siècles ?

Le passionné est-il ennemi de lui-même ?

545

CONTENTEMENT DE SOI-MÊME DANS LA VANITÉ. — L’homme vain ne veut pas tant se distinguer que se sentir distingué, c’est pourquoi il ne repousse aucun moyen de se tromper et de se duper soi-même. Ce n’est pas l’opinion des autres, mais son opinion sur leur opinion qui lui tient à cœur. [...]

Autrui m'apprend-il quelque chose sur moi-même ?

Quel besoin avons-nous de chercher la vérité ?

557

SUSPECTER. — Les hommes qu’on ne peut pas souffrir, on cherche à se les rendre suspects.

Le doute: Une force ou une faiblesse ?

Quel besoin avons-nous de chercher la vérité ?

Qu'est-ce qui a du sens ?

Pour aimer autrui faut-il le connaître ?

Que pouvons-nous savoir des autres ?

558

LES CIRCONSTANCES MANQUENT. — Beaucoup de gens attendent toute leur vie l’occasion d’être bons à *leur manière*.

Une action désintéressée est-elle possible ?

Dans tout amour n'aime t-on que soi-même ?

La détermination du bien n’est-elle qu’une affaire d’opinion ?

559

MANQUE D’AMIS. — Le manque d’amis fait conclure à l’envie ou à la prétention. Plus d’un ne doit ses amis qu’à la circonstance heureuse qui fait qu’il n’a pas d’occasion d’envie. [...]

Peut-on être soi-même devant les autres ?

570

OMBRE DANS LA FLAMME. — La flamme n’est pas aussi lumineuse pour elle-même que pour les autres qu’elle éclaire : de même aussi le sage. [...]

Peut-on être sûr d'avoir raison ?

Le doute: Une force ou une faiblesse ?

A quoi peut-on reconnaître la vérité ?

577

ADMETTRE SON HÉRITIER. — Qui a fondé quelque chose de grand dans une pensée désintéressée songe à se procurer des héritiers pour elle. C’est le signe d’une nature tyrannique et sans noblesse de voir dans tous les héritiers possibles de son œuvre des adversaires et de vivre toujours en état de défense contre eux. [...]

Que gagne-t-on à échanger ?

Une action désintéressée est-elle possible ?

Dans tout amour n'aime t-on que soi-même ?

Prendre conscience de soi est-ce devenir étranger à soi ?

Le besoin est-il l'origine du travail ?

581

SE FAIRE DE LA PEINE. — Le manque de scrupule de la pensée est souvent le signe d’une disposition intérieure inquiète qui cherche à s’étourdir. [...]

Peut-on être sûr d'avoir raison ?

Le doute: Une force ou une faiblesse ?

Quel besoin avons-nous de chercher la vérité ?

Peut-on ne pas admettre la vérité ?

587

ASSAILLIR OU ENVAHIR. — Nous commettons souvent la faute de traiter en ennemi une tendance, un parti ou une époque, parce que nous n’arrivons par hasard qu’à voir leur côté extérieur, leur étiolement ou les « défauts de leurs qualités », qui y sont nécessairement attachés — peut-être, parce que nous y avons nous-mêmes principalement participé. Alors, nous leur tournons le dos et cherchons une direction opposée ; mais le meilleur serait de rechercher les bons côtés importants ou de les créer en soi-même. Il est vrai qu’il faut un regard plus fort et une volonté meilleure pour faire progresser ce qui se fait, et n’est point achevé, que pour le pénétrer et le renier dans son imperfection. [...]

Comment peut-il y avoir du nouveau ?

La conscience de l’individu n’est-elle que le reflet de la société à laquelle il appartient ?

Notre liberté de pensée a-t-elle des limites ?

597

PASSION ET DROIT. — Personne ne parle plus passionnément de son droit que celui qui, au fond de l’âme, a un doute sur son droit. En tirant la passion de son côté, il veut étourdir la raison et son doute : ainsi, il gagne la bonne conscience et, avec elle, le succès auprès des autres hommes. [...]

Comment peut-il y avoir un contre-pouvoir ?

Le droit n'est-il que l'expression de rapports de force ?

Que pouvons-nous savoir des autres ?

Le doute: Une force ou une faiblesse ?

608

CAUSE ET EFFET CONFONDUS. — Nous cherchons inconsciemment les principes et les opinions théoriques qui sont appropriés à notre tempérament, si bien qu’à la fin il semble que ce soient les principes et les théories qui aient créé notre caractère. Notre pensée et notre jugement sont censés, après coup, d’après les apparences, être la cause de notre être : mais dans le fait c’est *notre* être qui est cause que nous pensons et jugeons de telle ou telle manière. — Et qu est-ce qui nous détermine à cette comédie presque inconsciente ? L’indolence et le laisser-aller, et, non pour la moindre part, le désir de la vanité d’être trouvé logique d’un bout à l’autre, uniforme en être et en pensée ; car cela procure de la considération, donne de la confiance et de la puissance. [...]

Notre liberté de pensée a-t-elle des limites ?

Suis-je le sujet de mes pensées ?

Le désir nous éloigne-t-il du vrai ?

La vérité dépend-elle de nous ?

Quel besoin avons-nous de chercher la vérité ?

Peut-on percevoir sans juger ?

Les apparences sont-elles trompeuses ?

610

LES HOMMES, MAUVAIS POÈTES. — Tout comme les mauvais poètes, dans la seconde partie du vers, cherchent l’idée pour la rime, de même les hommes, devenus plus inquiets dans la seconde partie de la vie ont alors coutume de chercher les actions, les situations, les relations, qui cadrent avec celles de leur vie antérieure, en sorte qu’extérieurement tout soit d’accord ; mais leur vie n’est plus dominée et toujours à nouveau déterminée par une pensée forte, celle-ci est remplacée par l’intention de trouver une rime. [...]

Savons-nous toujours ce que nous désirons ?

Risquons nous de passer à côté de notre vie ?

La conscience de l’individu n’est-elle que le reflet de la société à laquelle il appartient ?

Comment peut-il y avoir du nouveau ?

618

AVOIR L’ESPRIT PHILOSOPHIQUE. — D’ordinaire, on fait des efforts pour procurer, à toutes les situations et à tous les événements de la vie une *seule* direction de conscience, une *seule* espèce de points de vue — c’est ce qu’on appelle principalement avoir l’esprit philosophique. Cependant, pour l’enrichissement de la connaissance, il peut y avoir plus d’intérêt à ne pas s’uniformiser de la sorte, mais à écouter la voix légère des diverses situations de la vie; celles-ci comportent leurs points de vue propres. C’est ainsi qu’on prend une part reconnaissante à la vie et à l’existence de beaucoup d’individus en ne se traitant pas soi-même comme un individu fixé, consistant, un. [...]

Faut-il préférer le bonheur à la vérité ?

Notre liberté de pensée a-t-elle des limites ?

Que peut-on trouver "Quelque part dans l'inachevé", indépendamment de la réflexion menée sur le thème par Vladimir Jankelevitch ?

La vérité dépend-elle de nous ?

Peut-on être sûr d'avoir raison ?

Que pouvons-nous savoir des autres ?

Faut-il s'identifier à autrui pour le comprendre ?

620

SACRIFICE. — Lorsqu’il y a le choix, le grand sacrifice est préféré au petit : c’est que pour le grand sacrifice nous nous dédommageons en nous admirant nous-même, ce qui ne nous est pas possible dans le petit. [...]

Une action désintéressée est-elle possible ?

Dans tout amour n'aime t-on que soi-même ?

626

SANS MÉLODIE. — Il y a des hommes à qui un constant repos en eux-mêmes et une disposition harmonique de toutes leurs facultés sont tellement habituels que toute activité en vue d’un but leur répugne. Ils ressemblent à une musique qui ne se compose que d’accords harmoniques longuement tenus, sans que jamais ne s’y montre même le commencement d’un mouvement mélodique et enchaîné. Tout mouvement communiqué du dehors ne sert qu’à redonner aussitôt à l’esquif un nouvel équilibre sur la mer de la consonance harmonique. Les hommes modernes ont coutume d’éprouver une impatience extrême quand ils rencontrent de pareilles natures qui ne *produisent* rien sans qu’on puisse dire d’elles qu’elles ne *sont* rien. Mais, dans certaines dispositions particulières, leur aspect provoque cette question extraordinaire : A quoi bon en somme la mélodie ? pourquoi ne nous suffit-il pas que notre vie se reflète paisiblement dans un lac profond ? — Le Moyen Âge était plus riche que le nôtre en natures semblables. Qu’il est rare de rencontrer encore un homme qui peut ainsi vivre sans cesse en paix et bonheur avec lui-même, même dans la foule, et se disant comme Goethe : « Le meilleur est le calme profond où je vis et grandis à l’égard du monde, acquérant ce qu’il ne saurait me prendre par le fer et le feu ! » [...]

Exister, est-ce agir ?

Exister est-ce profiter de l'instant présent ?

Le bonheur est-il affaire privée ?

Est-ce illusoire de chercher à être heureux ?

Le bonheur se trouve-t-il dans le repos ?

Prendre son temps est-ce le perdre ?

Doit-on faire du travail une valeur ?

629

DE LA CONVICTION ET DE LA JUSTICE. — Ce que l’homme dans la passion dit, promet, résout, le tenir ensuite dans le sang-froid et le calme — c’est un devoir à mettre au nombre des plus lourds fardeaux qui pèsent sur l’humanité. Etre obligé d’admettre à jamais les conséquences de la colère, de la vengeance enflammée, du dévouement enthousiaste — cela peut éveiller contre ces sentiments une amertume d’autant plus grande que c’est justement à leur égard que partout, et notamment chez les artistes, on pratique un culte idolâtre. Les artistes payent cher l’*estime accordée aux passions* et l’ont toujours fait ; il est vrai qu’ils exaltent aussi les satisfactions terribles des passions qu’un homme tire lui-même de ces explosions de vengeance suivies de mort, de mutilation, d’exil volontaire, et cette résignation du cœur brisé. Toujours les curieux désirs de passions se tiennent en éveil, il semblerait qu’ils disent : « Sans passions, vous n’aurez point vécu. » — Pour avoir juré fidélité (peut-être même à un être purement fictif, comme un Dieu), pour avoir dévoué son cœur à un prince, un parti, une femme, un ordre religieux, un artiste, un penseur, dans un état d’illusion aveugle, qui nous enveloppait de séduction et faisait apparaître ces êtres comme dignes de tous les respects, de tous les sacrifices, — est-on lié enfin indissolublement ? Certes, ne nous sommes-nous pas alors trompés nous-mêmes ? N'était-ce pas une promesse hypothétique, sous la condition, qui, à dire le vrai, ne s’est pas réalisée, que ces êtres à qui nous nous consacrions seraient réellement ce qu’ils paraissaient être dans notre imagination ? Sommes-nous obligés d’être fidèles à nos erreurs, même avec l’idée que par cette fidélité nous portons dommage à notre Moi supérieur ? — Non, il n’y a point de loi, point d’obligation de ce genre ; nous devons être traîtres, pratiquer l’infidélité, abandonner toujours et toujours notre idéal. Nous ne passons pas d’une période de la vie à l’autre sans causer et aussi sans ressentir par là les douleurs de la trahison. Faudrait-il, pour échapper à ces douleurs, nous mettre en garde contre les transports de notre sentiment ? Le monde alors ne deviendrait-il pas trop vide, trop spectral ? Demandons-nous plutôt si ces douleurs, lors d’un changement de conviction sont *nécessaires*, ou si elles ne dépendent pas d’une opinion et d’une appréciation *erronées*. Pourquoi admire-t-on celui qui en change ? Je crains que la réponse ne doive être : parce que chacun suppose que seuls des motifs de bas intérêt ou de crainte personnelle causent un tel changement. Autrement dit : on croit au fond que personne ne modifie ses opinions tant qu’elles lui sont avantageuses, ou du moins qu’elles ne lui font point tort. Mais s’il en est ainsi, c’est là un fâcheux témoignage sur l’importance *intellectuelle* de toutes les convictions. Examinons un peu comment les convictions naissent et voyons si l’on n’en fait pas beaucoup trop de cas : cela montrera que le *changement* de convictions aussi est toujours mesuré à une échelle fausse et que jusqu’ici nous avions coutume de trop souffrir de ce changement.

Le passionné est-il ennemi de lui-même ?

Ne désirons-nous que les choses que nous estimons bonnes ?

Le désir nous impose-t-il d'en faire l'épreuve ?

Les passions nous empêchent-elles de faire notre devoir ?

Qu'avons-nous à gagner à faire notre devoir ?

Le désir nous éloigne-t-il du vrai ?

Peut-on désirer sans souffrir ?

Peut-on être sûr d'avoir raison ?

630

Une conviction est la croyance d’être, sur un point quelconque de la connaissance, en possession de la vérité absolue. Cette croyance suppose donc qu’il y a des vérités absolues ; en même temps, que I’on a trouvé les méthodes parfaites pour y parvenir ; enfin que tout homme qui a des convictions applique ces méthodes parfaites. Ces trois conditions montrent tout de suite que l’homme des convictions n’est pas l’homme de la pensée scientifique ; il est devant nous à l’âge de l’innocence théorique, il est un enfant, quelle que soit sa taille. Mais des siècles entiers ont vécu dans ces idées puériles et c’est d’eux qu’ont jailli les plus puissantes sources d’énergie de l’humanité. Ces hommes innombrables qui se sacrifiaient pour leurs convictions croyaient le faire pour la vérité absolue. Tous avaient tort en cela : vraisemblablement, jamais un homme ne s’est encore sacrifié pour la vérité ; du moins, l’expression dogmatique de sa croyance a dû être antiscientifique et demi-scientifique. Mais on voulait proprement avoir raison parce qu’on pensait *devoir* avoir raison. Se laisser arracher sa croyance, cela voulait dire mettre peut-être en question son bonheur éternel. Dans une circonstance de cette extrême importance, la « volonté » était par trop clairement le souffleur de l’intelligence. Hypothèse préalable de tout croyant de cette tendance était de ne *pouvoir* être réfuté ; les raisons contraires se montraient-elles très fortes, il lui restait toujours ce recours de calomnier la raison en général et peut-être même d’arborer le « *credo quia absurdum est* », drapeau de l’extrême fanatisme. Ce n’est pas la lutte des opinions qui a rendu l’histoire si violente, mais bien la lutte de la foi dans les opinions, c’est-à-dire des convictions. Si pourtant tous ceux qui se faisaient de leur conviction une idée si grande, qui lui offraient des sacrifices de toute nature et n’épargnaient à son service ni leur honneur, ni leur vie, avaient consacré seulement la moitié de leur force à rechercher de quel droit ils s’attachaient à cette conviction plutôt qu’à cette autre, par quelle voie ils y étaient arrivés : quel aspect pacifique aurait pris I’histoire de l’humanité ! Combien eût été plus grand le nombre des connaissances ! Toutes ces scènes cruelles qu’offre la persécution des héritiers en tous genres nous eussent été épargnées pour deux raisons : d’abord, parce que les inquisiteurs auraient dirigé avant tout leur inquisition sur eux-mêmes, et en auraient fini avec la prétention de défendre la vérité absolue ; ensuite, parce que les partisans eux-mêmes de principes aussi mal fondés que le sont les principes de tous les sectaires et les « croyants au droit » auraient cessé de les partager après les avoir étudiés.

Peut-on être sûr d'avoir raison ?

La pluralité des opinions est-elle un obstacle à la vérité ?

Quel besoin avons-nous de chercher la vérité ?

Peut-on ne pas admettre la vérité ?

631

Des temps où les hommes avaient accoutumé de croire à la possession des vérités absolues dérive un profond *malaise* dans toutes les attitudes sceptiques et relatives prises à l’égard de n’importe quel problème de la connaissance ; on préfère le plus souvent se vouer pieds et poings liés à une conviction qui est celle de personnes ayant de l’autorité (pères, amis, maîtres, princes), et l’on éprouve, à ne point le faire, une espèce de remords. Ce penchant est fort compréhensible et ses conséquences n’autorisent pas de vifs reproches contre le développement de la raison humaine. Mais, peu à peu, l’esprit scientifique fait mûrir dans l’homme cette vertu de *l’abstention prudente*, cette sage modération qui est plus connue dans le domaine de la vie pratique que dans celui de la vie théorique [...]

Peut-on être sûr d'avoir raison ?

Quel besoin avons-nous de chercher la vérité ?

Peut-on croire sans savoir ?

La pluralité des opinions est-elle un obstacle à la vérité ?

Notre liberté de pensée a-t-elle des limites ?

637

Des passions naissent les opinions : la *paresse d’esprit* les fait cristalliser en *convictions*. — Or qui se sent un esprit libre, infatigable à la vie, peut empêcher cette cristallisation par un changement constant ; et, s’il est en tout point une boule de neige pensante, il aura dans la tête en somme, non des opinions, mais seulement des certitudes et des vraisemblances mesurées avec précision. [...]

Peut-on être sûr d'avoir raison ?

Quel besoin avons-nous de chercher la vérité ?

La pluralité des opinions est-elle un obstacle à la vérité ?

Notre liberté de pensée a-t-elle des limites ?

638

LE VOYAGEUR. — Celui qui veut serait-ce dans une certaine mesure arriver à la liberté de la raison n’a pas le droit de se sentir sur terre autrement que voyageur, — et non pas même pour un périple *vers* un but final : car il n’y en a point. Mais il se proposera de bien observer et d’avoir les yeux ouverts pour tout ce qui se passe réellement dans le monde ; c’est pourquoi il ne peut attacher trop fortement son cœur à rien de particulier ; il faut qu’il y ait toujours en lui quelque chose du voyageur qui trouve son plaisir au changement et au passage. [...]

Notre liberté de pensée a-t-elle des limites ?

Peut-on être sûr d'avoir raison ?

Qu’est-ce qui a du sens ?

Que sait-on du réel ?

II

OPINIONS ET SENTENCES MÊLÉES (publié en 1879)

Traduction de Henri Albert revue par Angèle Kremer-Marietti [...]

6

CONTRE LES IMAGINATIFS. — L’imaginatif nie la vérité devant lui-même, le menteur seulement devant les autres. [...]

L’imagination enrichit-elle la connaissance ?

N’y a-t-il aucune vérité dans le mensonge ?

9

LA « LOI DE LA NATURE », UNE SUPERSTITION. — Si vous parlez avec tant d’enthousiasme de la conformité aux lois qui existent dans la nature, il faut que vous admettiez soit que, par une obéissance librement consentie et soumise à elle-même, les choses naturelles suivent leurs lois — en quel cas vous admirez donc la moralité de la nature — ; soit que vous évoquiez l’idée d’un mécanicien qui a fabriqué I’horloge la plus ingénieuse en y plaçant, en guise d’ornements, les êtres vivants. — La nécessité dans la nature devient plus humaine par l’expression « conformité aux lois », le dernier refuge de la rêverie mythologique. [...]

L’homme a-t-il nécessairement besoin de religion ?

13

LA CONNAISSANCE NUISIBLE À L’OCCASION. — L’utilité qu’apporte la recherche inconditionnelle du vrai est si continuellement démontrée au centuple qu’il faut s’accommoder sans hésiter des choses nuisibles, légères et rares, en somme, dont l’individu peut avoir à souffrir à cause de cette recherche. Il est impossible d’éviter les risques que court le chimiste qui peut se brûler ou s’empoisonner à l’occasion de ses expériences. — Ce que l’on peut dire du chimiste s’applique à notre civilisation tout entière : d’où il résulte clairement soit dit en passant, combien il importe, pour celle-ci, d’avoir des baumes pour les brûlures et une provision constante de contrepoisons. [...]

Faut-il préférer le bonheur à la vérité ?

L'art est-il moins nécessaire que la science ?

17

BONHEUR DE L’HISTORIEN. — « Lorsque nous entendons parler les métaphysiciens subtils et les hallucinés de l’arrière-monde, nous comprenons, il est vrai, que nous autres, nous sommes les “ pauvres en esprit “, mais aussi que c’est à nous qu’appartient le royaume du changement, avec le printemps et l’automne, l’hiver et l’été, et que c’est à ceux-ci qu’appartient l’arrière-monde avec ses brouillards sans fin, ses ombres grises et froides. » — C’est ce que se disait quelqu’un se promenant sous le soleil du matin : quelqu’un qui, en étudiant I’histoire, sentait se transformer sans cesse, non seulement son esprit, mais encore son cœur, et qui, en opposition avec les métaphysiciens, est heureux d’abriter en lui, non pas « une âme immortelle », mais *beaucoup d’âmes mortelles*. [...]

A-t-on besoin du passé pour construire son avenir ?

L’homme doit-il se résigner à mourir ?

Le temps est-il la limite de l’homme ?

19

L’IMAGE DE LA VIE. — La tâche de peindre l’image de la vie, si souvent que l’aient présentée les poètes et les philosophes, n’en est pas moins insensée : sous la main des plus grands peintres et penseurs il n’est jamais sorti que des images et des esquisses *tirées d’une vie*, c’est-à-dire de leur propre vie — et il ne saurait en être autrement. Dans une chose en devenir, une chose en devenir ne saurait se refléter d’une façon fixe et durable, en tant qu’un « cela ». [...]

Autrui m'apprend-il quelque chose sur moi-même ?

L'art peut-il manifester la vérité ?

L’art transforme-t-il notre conscience du réel ?

Est-on soi même ou le devient-on ?

Que pouvons-nous savoir des autres ?

21

SUR QUOI L’ON EXIGE LE SILENCE. — Si l’on parle de la libre pensée comme d’une expédition très dangereuse au milieu des glaciers et des mers polaires, ceux qui ne veulent pas s’engager dans la même voie sont offensés, comme si on leur avait reproché leur hésitation ou leurs jambes trop faibles. Quand nous ne nous sentons pas à la hauteur d’une chose difficile, nous ne tolérons pas qu’elle soit mentionnée devant nous. [...]

Notre liberté de pensée a-t-elle des limites ?

Ne désirons-nous que les choses que nous estimons bonnes ?

Suffit-il de voir le meilleur pour le suivre ?

25

COURAGE DE L’ENNUI. — Celui qui n’a pas le courage de permettre que l’on trouve ennuyeux son œuvre et lui-même, n’est certainement pas un esprit de premier ordre, que ce soit dans les arts ou dans les sciences. [...]

Une oeuvre d'art peut-elle échapper aux critères du beau et du laid ?

L'art est-il une affaire de goût personnel ?

Choisit-on d’être artiste ?

La science relève-t-elle du seul désir de vérité ?

26

DE LA PLUS INTIME EXPÉRIENCE DU PENSEUR. — Rien n’est plus difficile à l’homme que de saisir une chose impersonnellement : d’y voir précisément une chose et non pas une *personne* : on peut même se demander si, d’une façon générale, il lui est possible de suspendre, ne fût-ce que pendant un instant, le mécanisme de son instinct qui crée et imagine des personnes. Dans ses rapports avec les *pensées* même plus abstraites, il se comporte comme si elles étaient des individus avec lesquels on dût lutter, auxquels on dût se joindre, qu’on dût garder, soigner et élever. Guettons-nous nous-mêmes et surveillons-nous en ces minutes où nous entendons ou trouvons une proposition nouvelle pour nous. Peut-être nous déplaît-elle parce qu’elle se présente avec tant de hauteur et d’orgueil : inconsciemment nous nous demandons si nous ne devons pas lui opposer un ennemi ou bien lui adjoindre un « peut-être » ou un « parfois » ; le petit mot « probable » nous donne même satisfaction, parce qu’il brise la tyrannie personnelle de l’absolu qui nous importune. Lorsque, au contraire, cette proposition nouvelle nous apparaît sous une forme plus atténuée, comme il convient, se jetant, en quelque sorte, dans les bras de la contradiction, nous avançons un autre essai de notre souveraineté ; car comment saurions-nous ne pas venir en aide à cet être faible, le caresser et le nourrir, lui donner de la force et de la plénitude et même une apparence de vérité et d’absolu ? Nous est-il possible de nous comporter à son égard en parents, d’une façon chevaleresque ou compatissante ? — Ailleurs encore nous voyons d’une part un jugement et d’autre part un autre jugement, éloignés l’un de l’autre, sans qu’ils soient liés et sans qu’ils tendent à se rapprocher : alors une idée nous chatouille, nous nous informons s’il n’y aurait pas mariage à faire, une *conclusion* à tirer, nous avons le sentiment vague qu’au cas où cette conclusion aurait une suite I’honneur en reviendrait non seulement aux deux jugements unis par le mariage, mais encore à l’auteur de ce mariage. Si on ne peut s’attaquer à cette idée ni par l’entêtement et le mauvais vouloir, ni par la bienveillance (si on la tient pour *vraie*), on s’y soumet, et on lui rend hommage comme à un guide et à un duc, on lui accorde une place d’honneur et on en parle non sans pompe et fierté ; car son éclat rejaillit sur nous. Malheur à celui qui voudrait l’obscurcir ! Mais il arrive aussi que cette autorité devienne un jour scabreuse pour nous : — alors, nous qui sommes des infatigables faiseurs de rois (*kingmakers*) dans le domaine de l’esprit, nous chassons du trône l’idée élue et y élevons en hâte son adversaire. Considérez cela et faites un pas de plus dans votre pensée : certes, personne ne parlera plus d’un « besoin de connaissance en et pour soi ». Pourquoi donc l’homme préfère-t-il le vrai au non-vrai, dans cette lutte secrète avec les *idées-personnes*, dans ce mariage des idées, mariage demeuré le plus souvent caché, dans cette fondation d'États sur le domaine de la pensée, dans cette éducation, cette assistance et les soins hospitaliers de la pensée? Pour la même raison qui lui fait rendre justice dans ses rapports avec des personnes véritables : *maintenant* par habitude, héritage et éducation, *primitivement* parce que le vrai — comme aussi l’équitable et le juste — est plus *utile* et rapporte plus d’*honneurs* que le non-vrai. Car, dans le royaume de la pensée, il est difficile de soutenir la *puissance* et la *réputation* lorsque celles-ci s’édifient sur l’erreur et le mensonge : le sentiment qu’un pareil édifice pourrait s’effondrer une fois est *humiliant* pour la conscience de son architecte ; l’architecte a honte de la fragilité de son matériel, et, parce qu’il se considère *lui-même* comme plus *important* que le reste du monde, il ne voudrait rien exécuter qui ne fût plus *durable* que le reste du monde. Dans son désir de la vérité, il embrasse la foi en l’immortalité personnelle, c’est-à-dire la pensée la plus orgueilleuse et la plus altière qu’il y ait, car elle est liée intimement à l’arrière-pensée « pereat mundus, dum ego salvus sim ! *1*». Son œuvre est devenue pour lui son *ego*, il se transforme lui-même en une chose impérissable, bravant l’univers ; c’est sa fierté incommensurable qui ne veut se servir, pour son œuvre, que des pierres les meilleures et les plus dures, donc de vérités, ou de ce qu’il tient pour telles. À juste raison, on a de tout temps appelé l’*orgueil* « le vice du savant », — mais la vérité et son prestige seraient en mauvaise posture, sur la terre, sans ce vice fécond. Dans le fait que nous redoutons nos propres idées, nos propres paroles, mais aussi que nous nous y vénérons nous-mêmes, leur attribuant involontairement la faculté de pouvoir nous récompenser, nous mépriser, nous louer et nous blâmer, donc dans le fait que nous sommes en relation avec elles comme avec des personnes libres et intellectuelles, des puissances indépendantes, d’égal à égal — dans ce fait, le singulier phénomène que j’ai appelé « conscience intellectuelle » a ses racines. C’est donc encore une chose morale, d’un ordre supérieur, qui est sortie d’une racine vulgaire. [...]

*Note:*

*1* Pereat mundus, dum ego salvus sim*, expression latine signifiant « que l’univers disparaisse, pourvoi que je sois épargné !*

Notre liberté de pensée a-t-elle des limites ?

Qu'est-ce qu'une idée ?

Peut-on croire sans savoir ?

La vérité dépend-elle de nous ?

La science relève-t-elle du seul désir de vérité ?

Peut-on être sûr d'avoir raison ?

Peut-on ne pas admettre la vérité ?

33

VOULOIR ÊTRE JUSTE ET VOULOIR ÊTRE JUGE. — Schopenhauer, dont la grande expérience dans les choses humaines et trop humaines, dont le sens instinctif des faits ont été plus ou moins entravés par la peau de léopard de sa métaphysique (cette peau qu’il faut d’abord lui enlever, pour découvrir en dessous un véritable génie de moraliste) : Schopenhauer, dis-je, fait cette excellente distinction qui lui donnera raison bien plus qu’il n’osait se l’avouer à lui-même : « La connaissance de la rigoureuse nécessité des actes humains est la ligne qui sépare les *têtes philosophiques des autres*. » Il entrava lui-même cette compréhension profonde qu’il s’ouvrit une fois, par ce préjugé commun aux hommes moraux (non point aux moralistes) et qu’il exprime ainsi, sur un ton candide et fervent : « L’éclaircissement ultime et véritable sur le sens intime de l’ensemble des choses doit nécessairement être en étroite corrélation avec la signification éthique des actes humains. » Cette nécessité ne saute nullement aux yeux : bien au contraire, elle est réfutée par cet axiome de la rigoureuse nécessité des actions humaines, c’est-à-dire du défaut absolu de liberté et d’irresponsabilité de la volonté. Les têtes philosophiques se distingueront donc des autres par leur incrédulité pour ce qui en est de la signification métaphysique de la morale : et cela créerait un gouffre profond et infranchissable qui ne ressemblerait en rien à celui qui sépare les « gens instruits » des « ignorants » et dont on se plaint tant de nos jours. Il est vrai qu’il faudra que l’on reconnaisse encore pour inutiles maintes portes de sortie que se sont ménagées à elles-mêmes des « têtes philosophiques » comme Schopenhauer : *aucune* de ces portes ne mène au grand air, dans l’atmosphère du libre arbitre : chacune de celles par où l’on s’est échappé jusqu’à présent s’ouvre sur un espace fermé : le mur d’airain de la fatalité ; nous *sommes* en prison, nous ne pouvons que nous *rêver* libres et non point nous *rendre* libres. On ne pourra plus résister longtemps à cette certitude, les attitudes désespérées et incroyables de ceux qui l’attaquent et font de vaines contorsions pour continuer la lutte le démontrent. — Voilà, à peu près, ce qui se passe maintenant dans leur esprit : « Personne ne serait responsable ? Et partout il y a le péché et le sentiment du péché ? Mais il faut bien que quelqu’un soit le pécheur : s’il est impossible et s’il n’est plus permis d’accuser et de juger l’individu, cette pauvre vague dans le flot nécessaire du devenir, — eh bien ! que ce soit le flot lui-même, le devenir, que I’on considère comme coupable : car là il y a libre arbitre, là on peut accuser, condamner, expier et faire pénitence : *que ce soit donc Dieu le pécheur et l’homme son sauveur* : que l’histoire soit à la fois culpabilité, condamnation et suicide ; que le malfaiteur devienne son propre bourreau ! » — Ce *christianisme placé la tête à l’envers* — que serait-ce, si ce n’était cela ? est la dernière reprise dans la lutte de la doctrine de la moralité absolue avec celle du défaut absolu de liberté, — et ce serait là une chose épouvantable si c’était *autre chose* qu’une *grimace logique*, le geste horrible d’une idée qui succombe, — peut-être le spasme d’agonie du cœur désespéré, avide de salut, à qui la folie murmure : « Voici, tu es l’agneau qui porte les péchés de Dieu. » — Il y a une erreur non seulement dans le sentiment : « je suis responsable », mais encore dans cette opposition : « je ne le suis pas, mais il faut pourtant que ce soit quelqu’un ». — Mais c’est cela qui n’est pas vrai ! Il faut donc que le philosophe dise comme le Christ : « Ne jugez point ! » Et la dernière distinction entre les têtes philosophiques et les autres, ce serait que les premières veuillent *être justes* tandis que les seconds veulent *être juges*. [...]

Avons nous le choix d'être libre ?

La conscience de l’individu n’est-elle que le reflet de la société à laquelle il appartient ?

Notre liberté de pensée a-t-elle des limites ?

L'exigence de justice et l'exigence de liberté sont-elles séparables ?

Pourquoi un acte est moral ?

36

DENT DE SERPENT. — Nous ne savons pas si nous avons une dent de serpent avant que quelqu’un n’ait placé son talon sur nous. Une femme ou une mère dirait : avant que quelqu’un n’ait placé son talon sur ce qui nous est cher, sur notre enfant. — Notre caractère est déterminé plus encore par l’absence de certaines expériences que par celles que l’on a vécues.

Est-on soi même ou le devient-on ?

Que pouvons-nous savoir des autres ?

37

LA DUPERIE EN AMOUR. — On oublie volontairement bien des souvenirs de son passé, on se les sort de la tête avec intention : on a donc le désir de voir l’image qui reflète notre passé nous mentir à nous-mêmes et nous flatter — nous travaillons sans cesse à cette duperie de nous-mêmes. — Et vous pensez, vous qui parlez tant de « l’oubli de soi en amour », de « l’abandon du moi à une autre personne », vous qui vous vantez de tout cela, vous pensez que c’est quelque chose d’essentiellement différent ? On détruit donc le miroir, on se transforme par l’imagination en une autre personne que l’on admire, et l’on jouit, désormais, de la nouvelle image bien qu’on la désigne du nom d’une autre personne et tout ce processus ne serait pas de la duperie de soi, de l’égoïsme — vous m’étonnez ! — Il me semble que ceux qui se cachent quelque chose à eux-mêmes et ceux qui, tout entiers, se cachent *à eux-mêmes*, se ressemblent en cela qu’ils commettent un vol au trésor de la connaissance. D’où il faut induire de quel méfait l’axiome « connais-toi toi-même » met en garde.

Dans tout amour n'aime t-on que soi-même ?

Est-il préférable de se connaître ?

Ne peut-on être heureux qu'au passé ?

Peut-on ne pas admettre la vérité ?

38

À CELUI QUI NIE SA VANITÉ. — Celui qui nie chez lui-même la vanité la possède généralement sous une forme si brutale qu’il clôt instinctivement les yeux devant elle, pour ne pas avoir à se mépriser.

Peut-on ne pas admettre la vérité ?

Dans tout amour n'aime t-on que soi-même ?

39

POURQUOI LES GENS BÊTES DEVIENNENT SI SOUVENT MÉCHANTS. — Aux objections de notre adversaire contre lesquelles notre cerveau se sent trop faible, notre cœur répond en mettant en suspicion les motifs de ces objections. [...]

Peut-on ne pas admettre la vérité ?

Quel besoin avons-nous de chercher la vérité ?

42

LE MONDE PRIVÉ DU SENTIMENT DU PÉCHÉ. — Si l’on n’exécutait que les actions qui n’engendrent pas la mauvaise conscience, le monde des humains serait encore assez laid et fourbe : mais il serait moins maladif et pitoyable qu’il ne l’est aujourd’hui. — Il y eut de tout temps assez d’hommes méchants *sans* conscience, mais il y eut aussi beaucoup de braves et bonnes gens à qui manquait le sentiment de joie que procure la bonne conscience.

Le sentiment moral peut-il être éduqué ?

Parler d'actes inhumains a-t-il un sens ?

Le bonheur est-il dans l'inconscience ?

43

LES CONSCIENCIEUX. — Il est plus commode d’obéir à sa conscience qu’à sa raison : car, à chaque insuccès, la conscience trouve en elle-même une excuse et un encouragement. C’est pourquoi il y a encore tant de gens consciencieux pour si peu de gens raisonnables. [...]

La conscience de l’individu n’est-elle que le reflet de la société à laquelle il appartient ?

Notre liberté de pensée a-t-elle des limites ?

La morale est-elle nécessaire à la vie des hommes en société ?

Pourquoi un acte est moral ?

47

CE QU’IL Y A DE COMIQUE CHEZ BEAUCOUP DE GENS LABORIEUX. — Par un surcroît d’efforts, ils arrivent à se conquérir des loisirs et, quand ils sont arrivés à leurs fins, ils ne savent rien en faire, sinon de compter les heures jusqu’à ce que le temps soit passé.

Le temps libre est-il le temps de ma liberté ?

Doit-on faire du travail une valeur ?

Travailler est-ce perdre son temps ?

Le bonheur se trouve-t-il dans le repos ?

48

AVOIR BEAUCOUP DE JOIE. — Qui a beaucoup de joie doit être un homme bon : mais peut-être n’est-il pas le plus intelligent, bien qu’il atteigne ce à quoi le plus intelligent aspire de toute son intelligence.

Comment définir le bien ?

Est-ce illusoire de chercher à être heureux ?

Peut-on être heureux dans un monde injuste ?

Est-on d’autant plus heureux que l’on est plus cultivé ?

Réfléchissez sur le titre du livre de Milan Kundera: "L'insoutenable légèreté de l'être", indépendamment de la vision de l'auteur ?

Faut-il préférer le bonheur à la vérité ?

Le bonheur est-il dans l'inconscience ?

49  
DANS LE MIROIR DE LA NATURE. — Ne connaît-on pas assez exactement le caractère d’un homme lorsque l’on entend qu’il aime à se promener parmi les hauts blés blonds ; qu’il préfère, à toutes les autres, les nuances éteintes et jaunies que prennent à l’automne les forêts et les fleurs, parce que ces nuances indiquent plus de beauté que la nature n’en réussit jamais ; qu’il se sent, sous les grands noyers au gras feuillage, parfaitement à l’aise comme parmi ses proches parents ; que c’est sa grande joie d’être dans les montagnes, de rencontrer ces petits lacs écartés, d’où la solitude elle-même semble lui jeter un regard ; qu’il aime la grisaille tranquille du crépuscule de brume se glissant, aux soirs d’automne et de printemps, jusqu’aux fenêtres, sous des rideaux de velours, comme pour isoler de toute espèce de bruit insolite ; qu’il considère toute roche brute comme un témoin du passé, avide de parler, qu’il vénère depuis son enfance, et enfin que la mer, avec sa mouvante peau de serpent et sa beauté de fauve, lui est toujours demeurée et lui demeurera toujours étrangère ? — En effet, ainsi *quelque chose* de la caractéristique de cet homme est décrit, mais le miroir de la nature ne dit rien du même homme qui, avec tous ses sentiments idylliques (et je ne dis pas « malgré eux »), pourrait fort bien être peu charitable, parcimonieux et présomptueux. Horace, qui s’entendait à pareilles choses, a placé le sentiment le plus tendre pour la vie de campagne dans la bouche et dans l’âme d’un *usurier* romain avec le célèbre : « beatus ille qui procul negotiis *1* ». [...]

*Note:*

*1 Beatus ille qui procul negotiis, citation du poète romain Horace, Epodes, 2, 1, signifiant « Heureux celui qui se tient loin des affaires ».*

Est-ce illusoire de chercher à être heureux ?

Peut-on être heureux dans un monde injuste ?

Le bonheur est-il dans l'inconscience ?

Le bonheur est-il affaire privée ?

52

ON A TORT D’ÊTRE INJUSTE. — Une injustice que l’on a faite à quelqu’un est beaucoup plus lourde à porter qu’une injustice que quelqu’un d’autre vous a faite (non pas précisément pour des raisons morales il faut le remarquer) car celui qui agit est toujours celui qui souffre, mais bien entendu seulement quand il est accessible au remords ou à la certitude que, par son acte, il aura armé la société contre lui et se sera lui-même isolé. C’est pourquoi, abstraction faite de tout ce que commandent la religion et la morale, on devrait, ne serait-ce que dans l’intérêt de son bonheur intérieur, donc pour ne pas perdre son bien-être, se garder de commettre une injustice plus encore que d’en subir une ; car, dans ce dernier cas, on a la consolation de la bonne conscience, de de la pitié et de l’approbation des hommes justes, et même de la société tout entière qui redoute les malfaiteurs. — Quelques-uns, et ils ne sont pas un petit nombre, s’entendent à la ruse malhonnête de transformer toute injustice qu’ils ont commise en une injustice qui leur a été faite, et à se réserver, pour excuser ce qu’ils ont fait, le droit exceptionnel de la légitime défense : pour porter ainsi plus facilement leur fardeau. [...]

Vaut-il mieux subir l'injustice ou la commettre ?

Qu'avons-nous à gagner à faire notre devoir ?

54

LA COLÈRE COMME ESPION. — La colère épuise l’âme jusqu’à la lie, en sorte que le fond paraît à la lumière. C’est pourquoi, si l’on n’arrive pas à voir clair autrement, il faut s’entendre à mettre en colère son entourage, ses partisans et ses adversaires, pour apprendre ce qui se pense et se fait secrètement contre vous.

Que pouvons-nous savoir des autres ?

55

LA DÉFENSE EST MORALEMENT PLUS DIFFICILE QUE L’ATTAQUE. — Le vrai coup de maître, le véritable trait héroïque de I’homme bon, ne consiste pas à attaquer la cause tout en continuant à aimer la personne, mais en quelque chose de beaucoup plus difficile : à *défendre* sa *propre* cause, sans faire de peine, et sans vouloir en faire, à la personne qui attaque. La lame de l’attaque est franche et large, celle de la défense s’effile généralement en pointe d’aiguille. [...]

Faut-il préférer le bonheur à la vérité ?

Comment définir le bien ?

58

LIVRES DANGEREUX. — Quelqu’un dit : « Je le remarque sur moi-même : ce livre est nuisible. » Mais qu’il attende un peu, et il s’apercevra certainement un jour que ce livre lui a rendu un grand service en mettant à jour la maladie cachée de son cœur, la rendant ainsi visible. — Les changements d’opinion ne changent pas le caractère d’un homme (ou du moins fort peu) ; ils éclairent cependant certains côtés de la configuration de sa personnalité qui, jusqu’à présent, avec une autre constellation d’opinions, étaient restés obscurs et méconnaissables. [...]

Toute prise de conscience est-elle libératrice ?

Quelle est la part de l'inné et de l'acquis dans le caractère ?

Peut-on ne pas admettre la vérité ?

La pluralité des opinions est-elle un obstacle à la vérité ?

60

LA CONTRADICTION OUVERTE EST SOUVENT CONCILIANTE. — Au moment où quelqu’un manifeste ouvertement les différences de positions doctrinales qui le séparent d’un célèbre chef de parti ou d’un maître, tout le monde croit qu’il en veut à celui-ci. Mais il arrive que c’est justement à ce moment-là qu’il cesse de lui en vouloir : il ose se présenter à côté de lui et il est débarrassé de la torture occasionnée par la jalousie muette. [...]

Peut-on être soi-même devant les autres ?

75

AMOUR ET DUALISME. — Qu’est-ce donc l’amour si ce n’est de se comprendre et de se réjouir en voyant quelqu’un d’autre vivre, agir et sentir d’une autre manière que la nôtre et qui lui est opposée ? Pour que l’amour aplanisse les contraires dans la joie, il ne faut pas qu’il les supprime et les nie. — Même l’amour de soi contient pour présupposition le dualisme absolu (ou la multiplicité) en une seule personne. [...]

Qu'aime-t-on dans l'amour ?

Dans tout amour n'aime t-on que soi-même ?

77

DÉBAUCHE. — La mère de la débauche n’est pas la joie, mais l’absence de joie.

Peut-on dire d'un désir qu'il est anormal ?

Le désir nous impose-t-il d'en faire l'épreuve ?

Est-ce illusoire de chercher à être heureux ?

78

PUNIR ET RÉCOMPENSER. — Personne n’accuse sans avoir une arrière-pensée de punition et de vengeance — il en est même ainsi lorsqu’on accuse sa destinée ou lorsqu’on s’accuse soi-même. — Toute plainte est une accusation, toute joie est une louange : que nous fassions l’une ou l’autre, toujours nous rendons quelqu’un responsable. [...]

Est-ce illusoire de chercher à être heureux ?

Peut-on être heureux dans un monde injuste ?

Réfléchissez sur le titre du livre de Milan Kundera: "L'insoutenable légèreté de l'être", indépendamment de la vision de l'auteur ?

84

LE GREDIN INNOCENT. — Il y a une voie lente et graduelle pour arriver au vice et à la canaillerie sous toutes leurs formes. Au bout de cette voie, celui qui la suit a été complètement abandonné par les nuées d’insectes de la mauvaise conscience, et, malgré une scélératesse parfaite, il garde cependant son innocence.

Parler d'actes inhumains a-t-il un sens ?

Le sentiment moral peut-il être éduqué ?

Peut-on dire d'un désir qu'il est anormal ?

Le désir nous impose-t-il d'en faire l'épreuve ?

85

FAIRE DES PLANS. — Faire des plans et prendre des résolutions, cela procure beaucoup de sentiments agréables ; et celui qui aurait la force de n’être, durant toute sa vie, qu’un forgeur de plans serait un homme très heureux : mais il lui faudra à l’occasion se laisser reposer de cette activité en exécutant un plan — et alors viendront pour lui la colère et la désillusion.

Le désir peut-il se satisfaire de la réalité ?

Peut-on désirer sans souffrir ?

Le désir nous impose-t-il d'en faire l'épreuve ?

Est-ce illusoire de chercher à être heureux ?

86

CE QUI NOUS SERT À VOIR L’IDÉAL. — Tout homme capable se bute à sa capacité et ne peut s’appuyer sur elle pour juger librement les choses. S’il n’avait en outre, une bonne part d’imperfection, sa vertu l’empêcherait de parvenir à la liberté intellectuelle et morale. Nos défauts sont les yeux par lesquels nous voyons l’idéal.

Notre liberté de pensée a-t-elle des limites ?

87

LOUANGES DÉLOYALES. — Les louanges insincères occasionnent après beaucoup plus de remords que le blâme insincère, probablement pour cette seule raison que, par des louanges exagérées, notre faculté de jugement découvre beaucoup mieux ses faiblesses que par le blâme exagéré et même injuste.

Ressentir l'injustice m'apprend-il ce qui est juste ?

Vaut-il mieux subir l'injustice ou la commettre ?

88

IL EST INDIFFÉRENT COMMENT ON MEURT. — Toute la manière dont un homme pense à la mort, à l’apogée de sa vie et tandis qu’il possède la plénitude de sa force, sans doute exprime et témoigne avec force de ce que l’on appelle son caractère ; mais I’heure de sa mort par elle-même, son attitude sur le lit d’agonie, sont presque insignifiantes en la matière. L’épuisement de la vie qui décline, surtout quand ce sont des vieilles gens qui meurent, l’alimentation irrégulière et insuffisante du cerveau pendant cette dernière époque, ce qu’il y a parfois de très violent dans les douleurs, la nouveauté de cette situation dont on n’a pas encore l’expérience, et trop fréquemment un accès de crainte, un retour à des sentiments superstitieux, comme si la mort avait une grande importance et s’il fallait franchir des ponts de la plus épouvantable espèce — tout cela ne *permet* pas d’utiliser la mort comme un témoignage concernant la vie. [...]

Est-ce illusoire de chercher à être heureux ?

Que nous apprend la mort ?

90

LE BIEN ET LA BONNE CONSCIENCE. — Vous pensez que toutes les bonnes choses ont de tout temps impliqué une bonne conscience ? — La science, qui est certainement une très bonne chose, a fait son entrée dans le monde, sans celle-ci et sans aucune espèce de pathos, secrètement, bien au contraire, passant le visage voilé ou masqué comme une criminelle, et toujours affligée du *sentiment* de faire de la contrebande. Le premier degré de la bonne conscience est la mauvaise conscience — l’une ne s’oppose pas à l’autre : car toute bonne chose commence par être nouvelle, par conséquent insolite, contraire aux coutumes, amorale, et elle ronge, comme un ver, le cœur de l’heureux inventeur.

Comment peut-il y avoir du nouveau ?

Comment définir le bien ?

91

LE SUCCÈS SANCTIFIE LES INTENTIONS. — Il ne faut point craindre de suivre le chemin qui mène à une vertu, lors même que l’on s’apercevrait que l’égoïsme seul, — par conséquent l’utilité et le bien-être personnels, la crainte, les considérations de santé, de réputation et de gloire, sont les motifs qui y poussent. On dit que ces motife sont vils et intéressés : mais s ils nous incitent à une vertu, par exemple le renoncement, la fidélité au devoir, l’ordre, l’économie, la mesure, il faut les écouter, quelle que soit la façon dont on les qualifie. Car, lorsqu’on a atteint à ce à quoi ils tendent, la vertu *réalisée ennoblit* à tout jamais les motifs lointains de nos actes, grâce à l’air pur qu’elle fait respirer et au bien-être moral qu’elle communique, et, plus tard, nous n’accomplissons plus ces mêmes actes pour les mêmes motifs grossiers qui autrefois nous y incitaient. — L’éducation doit donc, autant qu’il est possible, *forcer* à la vertu, conformément à la nature de l'élève : mais que la vertu elle-même, étant l’atmosphère ensoleillée et estivale de l’âme, y fasse sa propre œuvre et y ajoute la maturité et la douceur. [...]

Le sentiment moral peut-il être éduqué ?

Pourquoi un acte est moral ?

Ne désirons-nous que les choses que nous estimons bonnes ?

96

LE CHRISTIANISME ACCOMPLI. — Dans le sein du christianisme, il y a même un sentiment épicurien qui part de l’idée que Dieu ne peut demander à l’homme, sa créature faite à son image, que ce que celui-ci est à *même* d’accomplir, et que, par conséquent, la vertu et la perfection chrétiennes peuvent être atteintes et le sont souvent. Or, par exemple, croire que I’on *aime* ses ennemis — quand même ce ne serait qu’une croyance, un jeu de l’imagination et nullement une réalité psychologique (donc pas de l’amour) — rend parfaitement heureux tant que persiste cette croyance. (Pourquoi en est-il ainsi ? le psychologue et le chrétien ne seront certainement pas d’accord à ce sujet.) Il se pourrait donc que la *vie terrestre* devînt, par la foi, je veux dire par l’imagination, l’idée qu’on satisfait non seulement à cette revendication d’aimer ses ennemis, mais encore à toutes les autres prétentions chrétiennes et qu’on s’est vraiment approprié et assimilé la mise en demeure chrétienne « soyez parfait comme votre père qui est aux cieux est parfait », que la vie terrestre devînt, en effet, une vie bienheureuse. L’erreur peut donc transformer en vérité la promesse du Christ. [...]

Peut-on aimer son prochain comme soi-même ?

Est-ce réaliste de prétendre pouvoir aimer tous les hommes ?

Faut-il préférer le bonheur à la vérité ?

N’y a-t-il aucune vérité dans le mensonge ?

101

CE QU’EST LE DÉTOUR VERS LE BEAU. Si le beau est identique à ce qui réjouit — et c’est ce que chantaient jadis les muses —, l’utile est le *détour*, souvent nécessaire, *vers le beau*, et il peut repousser le blâme à vue courte des hommes de l’instant, qui ne veulent pas attendre et qui croient à tout ce qui est bon sans détour.

En général quand une chose devient utile cesse-t-elle d'être belle ?

La beauté est elle promesse de bonheur ?

102

POUR EXCUSER MAINTE FAUTE. — Le désir incessant de créer, propre à l’artiste, et son besoin de quête vers l’extérieur l’empêchent de devenir plus beau et meilleur dans sa personne, — c’est-à-dire de *se créer lui-même* — à moins que son ambition ne soit assez grande pour le forcer à se montrer toujours, dans ses rapports avec les autres, l’égal de la beauté grandissante et de la sublimité de son œuvre. Dans tous les cas il ne possède qu’une mesure déterminée de forces : ce qu’il en emploie pour sa propre personne, — comment pourrait-il en faire bénéficier son œuvre ? Et vice versa. [...]

Peut-on être soi-même devant les autres ?

Est-on soi même ou le devient-on ?

Comment peut-il y avoir du nouveau ?

127

CONTRE CEUX QUI BLÂMENT LA BRIÈVETÉ. — Quelque chose qui est dit brièvement peut être le fruit et le résultat de quelque chose de longuement médité ; mais le lecteur qui est novice sur ce terrain et n’y a pas autrement réfléchi voit quelque chose d’embryonnaire dans tout ce qui est dit brièvement, non sans un blâme à l’adresse de l’auteur qui a osé mettre à table une nourriture qui n’aurait pas fini de pousser ni de mûrir. [...]

A quoi peut-on reconnaître la vérité ?

Peut-on être sûr d’avoir raison ?

174

CONTRE L’ART DES ŒUVRES D’ART. — L’art doit avant tout *embellir* la vie, donc nous rendre nous-mêmes tolérables aux autres et agréables si possible : ayant cette tâche en vue, il modère et nous tient en bride, crée des formes dans les rapports, lie ceux dont l’éducation n’est pas faite à des lois de convenance, de propriété, de politesse, leur apprend à parier et à se taire au bon moment. De plus, l’art doit *cacher* et *transformer* tout ce qui est laid, les choses pénibles, épouvantables et dégoûtantes qui, malgré tous les efforts, humaine, viendront toujours immanquablement à la surface : il doit procéder ainsi surtout pour ce qui en est des passions, des douleurs de l’âme et des craintes, et faire transparaître, dans la laideur inévitable ou insurmontable, ce qui y est *significatif*. Après cette tâche dont la grandeur va jusqu’à l’énormité, l’art qu’on appelle véritable, *l’art des œuvres d’art* n’est qu’*accessoire*. L’homme qui sent en lui un excédent des forces qui embellissent, cachent, transforment, finira par chercher à s’alléger de cet excédent par lœuvre d’art ; dans certaines circonstances, tout un peuple agira ainsi. [...]

Une oeuvre d'art a-t-elle toujours un sens ?

Une oeuvre d'art peut-elle échapper aux critères du beau et du laid ?

En quoi la beauté artistique est-elle supérieure à la beauté naturelle ?

L’art transforme-t-il notre conscience du réel ?

L'art peut-il manifester la vérité ?

177

CE QUE TOUT ART VEUT ET NE PEUT. — La dernière tâche de l’artiste, la tâche la plus difficile est la description de l’immuable, de ce qui repose en soi, supérieur et simple, loin de tout charme particulier ; aussi les plus belles figurations de la perfection morale sont-elles rejetées par les artistes plus faibles comme des ébauches inartistiques, parce que l’aspect de tels fruits est trop pénible à leur ambition : ils voient apparaître ceux-ci aux extrêmes rameaux de l’art, mais ils manquent d’échelle, de courage et de pratique pour oser s’aventurer si haut. [...]

Nul artiste n’a été jusqu’à présent à la hauteur de cette tâche : la description de l’homme le plus grand, c’est-à-dire, le plus *simple* et en même temps *le plus complet* [...]

L’art transforme-t-il notre conscience du réel ?

L'art peut-il manifester la vérité ?

186

CULTE DE LA CIVILISATION. — Aux grands esprits s’adjoint ce qu’il y a dans la nature de hideusement trop humain — leurs aveuglements, leurs injustices, leur manque de mesure — pour que chez eux l’influence puissante, facilement trop puissante, soit contrebalancée sans cesse par la méfiance qu’inspirent ces particularités. Car le système de tout ce dont la nature a besoin pour subsister est si vaste et absorbe des forces si diverses et si nombreuses que, pour chaque avantage accordé *unilatéralement*, soit à la science, soit à l’Etat, soit à l’art, soit au commerce, où tendent ces individus, l’humanité est obligée de pâtir. Ce fut toujours la plus grande fatalité de la civilisation qu’on se mît à adorer des hommes et, dans ce sens, on peut être d’accord avec l’axiome de la loi mosaïque qui défend d’avoir d’autres dieux à côté de Dieu. — Au culte du génie et de la force, il faut toujours opposer, comme complément et comme remède, le culte de la civilisation ; médiocre, bas, méconnu, faible, imparfait, incomplet, boiteux, faux, hypocrite, et même à ce qui est méchant et terrible, de l’estime et de la compréhension, et faire l’aveu que *tout cela est nécessaire*. Car l’harmonie et le développement de ce qui est humain, auxquels on est parvenu par d’étonnants travaux et coups de hasard qui sont autant l’œuvre de cyclopes et de fourmis que de génies, ne doivent plus être perdus : comment pourrions-nous donc nous passer de la basse fondamentale, profonde et souvent inquiétante, sans laquelle la mélodie ne saurait être mélodie ?

Peut-on être sûr d’avoir raison ?

Comment définir le bien ?

Ne fait-on que fuir le réel ?

187

L’ANCIEN MONDE ET LA JOIE. — Les hommes de l’ancien monde savaient mieux se *réjouir* : nous nous entendons à nous *attrister moins* ; ceux-là découvraient toujours de nouvelles raisons pour goûter leur bien-être et pour célébrer des fêtes, ils y mettaient toute la richesse de leur sagacité et de leur réflexion : tandis que nous employons notre esprit à la solution de problèmes qui ont plutôt en vue de réaliser l’absence de douleur et la suppression des sources du déplaisir. Pour ce qui en est de l’humanité souffrante, les Anciens s’essayaient à oublier ou à faire vivre leur sentiment, d’une façon ou d’une autre, vers le côté agréable. Ainsi ils s’aidaient de palliatifs, tandis que nous nous attaquons aux causes du mal et préférons en somme agir d’une façon prophylactique. Peut-être construisons-nous seulement les bases sur lesquelles les hommes édifieront à nouveau plus tard le temple de la joie. [...]

La fête est-elle toujours un gaspillage ?

Est-ce illusoire de chercher à être heureux ?

200

ORIGINAL. — Ce n’est pas de voir le premier quelque chose de nouveau, mais de voir, *comme si elles étaient nouvelles*, les choses vieilles et connues, vues et revues par tout le monde, qui distingue les cerveaux véritablement originaux. Celui qui découvre les choses est généralement cet être tout à fait vulgaire et sans cerveau — le hasard. [...]

Comment peut-il y avoir du nouveau ?

Pouvons-nous penser l'origine ?

Suis-je le sujet de mes pensées ?

204

SE JOINDRE AUX EXALTÉS. — L’homme réfléchi et sûr de sa raison peut gagner à se mêler pendant dix ans aux esprits fantasques et s’abandonner dans cette zone torride à une douce folie. Il a ainsi parcouru beaucoup de chemin pour aboutir enfin à ce cosmopolitisme de l’esprit qui peut dire sans présomption : « Rien d’intellectuel ne m’est étranger. » [...]

Notre liberté de pensée a-t-elle des limites ?

La pluralité des opinions est-elle un obstacle à la vérité ?

208

ÊTRE PLACÉ SUR LA TÊTE. — Lorsque nous plaçons la vérité sur la tête, nous ne nous apercevons généralement pas que notre tête, non plus, n’est pas placée où elle devrait. [...]

Peut-on être sûr d'avoir raison ?

Le doute: Une force ou une faiblesse ?

211

ESPRITS À LIBRE COURS. — Qui d’entre nous oserait s’appeler libre esprit s’il ne voulait pas rendre hommage, à sa façon, aux hommes qui reçurent ce nom pour leur faire *injure*, en chargeant lui aussi sur ses épaules sa part de ce fardeau de la vindicte et de la honte publiques ? Mais nous avons aussi le droit de nous appeler « esprits à libre cours », et cela sérieusement (sans aucun défi hautain ou généreux), parce que ce cours vers la liberté est l’instinct le plus prononcé de notre esprit et qu’en opposition avec les intelligences engagées et enracinées, nous voyons presque notre idéal dans une espèce de *nomadisme* intellectuel, — pour me servir d’une expression modeste et presque dénigrante.

Notre liberté de pensée a-t-elle des limites ?

La pluralité des opinions est-elle un obstacle à la vérité ?

Peut-on être sûr d'avoir raison ?

217

MONDE RENVERSÉ DES LARMES. — Le malaise multiple que les exigences de la culture supérieure causent à l’homme finit par renverser l’ordre naturel, au point qu’en temps ordinaire, l’homme se comporte d’une façon inflexible et stoïque et n’a plus de larmes que pour les rares occasions de bonheur ; il y en a même que la simple jouissance occasionnée par l’absence de douleur fait pleurer : — leur coeur ne bat que dans le bonheur. [...]

Est-ce illusoire de chercher à être heureux ?

220

CE QUI EST VRAIMENT PAÏEN. — Pour celui qui regarde le monde grec, peut-être n’y a-t-il rien de plus étrange que de découvrir que les Grecs offraient de temps à autre quelque chose comme des fêtes à toutes leurs passions et à tous leurs mauvais penchants, et qu’ils avaient même, par voie d’Etat, institué une sorte de réglementation pour célébrer ce qui était chez eux trop humain : c’est là ce qu’il y a de vraiment païen dans leur monde : ce qui, du point de vue du christianisme, ne pourra jamais être compris et sera toujours combattu violemment. — Ils considéraient leur « trop humain » comme quelque chose d’inévitable, et, au lieu de le calomnier, préféraient lui accorder une espèce de droit de second ordre, en l’introduisant sur les usages de la société et du culte : ils allaient même jusqu’à appeler divin tout ce qui avait de la *puissance* dans l’homme, et l’inscrivaient aux parois de leur ciel. Ils ne nient point l’instinct naturel qui se manifeste dans les mauvaises qualités, mais ils le mettent à sa place et le restreignent à certains jours, après avoir inventé assez de précautions pour pouvoir donner à ce fleuve impétueux un écoulement aussi peu dangereux que possible. C’est la racine de tout le libéralisme moral de l’Antiquité. On permettait une décharge inoffensive à ce qui persistait encore de mauvais, d’inquiétant, d’animal et de rétrograde dans la nature grecque, à ce qui y demeurait de baroque, de pré-grec et d’asiatique, on n’aspirait pas à la complète destruction de tout cela. Embrassant tout le système de pareilles ordonnances, l’Etat n’était pas construit en considération de certains individus et de certaines castes, mais bien des simples qualités humaines. Dans son édifice, les Grecs montrent ce sens merveilleux des réalités typiques qui les rendit capables, plus tard, de devenir des savants, des historiens, des géographes et des philosophes. Ce n’était pas une loi morale, dictée par les prêtres et les castes, qui avait à décider de la constitution de l’Etat et du culte de l’Etat, mais l’égard universel à *la réalité de tout ce qui est humain*. — D’où les Grecs tiennent-ils cette liberté, ce sens du réel ? Peut-être d’Homère et des poètes, dont la nature n’est généralement pas des justes et des plus sages, ce sont les poètes qui ont en propre ce goût du réel, de l’effet *sous toutes leurs formes,* et il n’ont pas la prétention de nier complètement le mal : il leur suffit de le voir se modérer, renonçant à vouloir tout massacrer ou empoisonner les âmes — ce qui veut dire qu’ils sont du même avis que les fondateurs d’Etats en Grèce et qu’ils ont été les maîtres et les précurseurs. [...]

La fête est-elle toujours un gaspillage ?

Faut-il libérer ses désirs ou se libérer de ses désirs ?

Peut-on dire d'un désir qu'il est anormal ?

Le désir nous impose-t-il d'en faire l'épreuve ?

Ne fait-on que fuir le réel ?

Les passions nous empêchent-elles de faire notre devoir ?

Peut-on être soi-même devant les autres ?

223

OÙ IL FAUT ALLER EN VOYAGE. — L’observation directe de soi est loin de suffire pour apprendre à se connaître : nous avons besoin de I’histoire, car le passé répand en nous ses mille vagues ; nous-mêmes nous ne sommes pas autre chose que ce que nous ressentons à chaque moment de cette continuité. Là aussi, lorsque nous voulons descendre dans le fleuve de ce que notre nature possède en apparence de plus original et de plus personnel, il faut nous rappeler l’axiome d’Héraclite : on ne descend pas deux fois dans le même fleuve. C’est une vérité qui, quoique relâchée, est demeurée aussi vivante et féconde que jadis, de même que cette autre vérité que, pour l’histoire, il faut rechercher les vestiges vivants d’époques historiques — c’est-à-dire qu’il faut *voyager*, comme voyageait le vieil Hérodote, et s’en aller chez les nations — car celles-ci ne sont que des *couches* fixes de civilisations anciennes sur lesquelles on peut se *poser* [...]

C’est ainsi que la connaissance de soi devient connaissance universelle par rapport à tout ce qui est du passé : de même que, selon un enchaînement d’idées que je ne puis qu’indiquer ici, la détermination et l’éducation de soi, telles qu’elles existent dans les esprits les plus libres, au regard le plus vaste, pourraient devenir un jour détermination universelle par rapport à toute l’humanité future. [...]

A-t-on besoin du passé pour construire son avenir ?

Changer, est-ce devenir quelqu’un d’autre ?

Est-il préférable de se connaître ?

Toutes les cultures se valent-elles ?

La culture nous rend-elle plus humains ?

La culture est-elle libératrice ?

Etre cultivé rend-il meilleur ?

229

EN MONTANT PLUS HAUT. — Dès qu’on monte plus haut que ceux qui vous ont admiré, ceux-ci vous tiennent pour tombé et déchu, car ils s’imaginaient, en toute circonstance, être *à la hauteur* (ne fût-ce même que grâce à vous). [...]

Autrui m'apprend-il quelque chose sur moi-même ?

232

LES PROFONDEURS. — Dans leurs rapports avec les autres hommes, les hommes aux pensées profondes ont toujours l’impression d’être des comédiens parce qu ils sont forcés, pour être compris, de simuler un caractère superficiel. [...]

Peut-on être soi-même devant les autres ?

241

LA BONNE AMITIÉ. — L’amitié naît lorsqu’on tient l’autre en grande estime, plus grande que l’estime que l’on a de soi, lorsque, de plus, on l’aime, mais moins que soi-même, enfin, lorsque pour faciliter les relations, on s’entend à ajouter une *teinture* d’intimité, tout en se gardant sagement de l’intimité véritable et de la confusion du moi et du toi. [...]

Qu'aime-t-on dans l'amour ?

Peut-on aimer son prochain comme soi-même ?

Dans tout amour n'aime t-on que soi-même ?

Pour aimer autrui faut-il le connaître ?

Prendre conscience de soi est-ce devenir étranger à soi ?

245

AVANTAGE ET DÉSAVANTAGE DANS LE MÊME MALENTENDU. — De la part de l’esprit moyen, le muet embarras d’un esprit distingué est généralement interprété comme de la supériorité qui se tait, un sentiment que l’on craint beaucoup : tandis que la perception d’un certain embarras provoquerait de la bienveillance.

Que pouvons-nous savoir des autres ?

Peut-on être soi-même devant les autres ?

246

LE SAGE QUI SE FAIT PASSER POUR FOU. — La philanthropie du sage le pousse parfois à *paraître* ému, fâché, réjoui, pour ne pas blesser son entourage par la froideur et la circonspection de sa nature *véritable*. [...]

Le passionné est-il ennemi de lui-même ?

Les passions nous empêchent-elles de faire notre devoir ?

Peut-on être soi-même devant les autres ?

256

AVERTISSEMENT AUX MÉPRISÉS. — Lorsqu’à l’évidence, on est tombé dans l’estime des hommes, il faut tenir avec une âpre fermeté à la retenue dans les relations : autrement, on laisse deviner aux autres que l’on a aussi baissé dans sa propre estime. Le cynisme dans les relations est un signe que, dans la solitude, l’homme se traite lui-même comme un chien. [...]

Peut-on être soi-même devant les autres ?

Que pouvons-nous savoir des autres ?

260  
IL NE FAUT SE FAIRE D’AMIS QUE PARMI LES GENS QUI TRAVAILLENT. — L’homme oisif est dangereux pour ses amis; car, n’ayant pas assez à faire lui-même, il parle de ce que font et ne font pas ses amis, il se mêle des affaires des autres et se rend importun : c’est pourquoi il faut être assez sage pour ne se lier qu’avec les gens qui travaillent.

Doit-on faire du travail une valeur ?

Le temps libre est-il le temps de ma liberté ?

Prendre son temps est-ce le perdre ?

Qu'aime-t-on dans l'amour ?

261

UNE ARME PEUT VALOIR LE DOUBLE DE DEUX ARMES. — Il y a lutte inégale lorsque l’un défend une cause avec la tête *et* le cœur, et que l’autre ne la défend qu’avec la tête : en quelque sorte, le premier a contre lui le soleil et le vent et ses deux armes se gênent réciproquement ; il perd son prix — aux yeux de la *vérité*. Il est vrai que, par contre, la victoire du second, avec sa seule arme, est rarement une victoire selon le cœur de tous *les autres* spectateurs et elle le rend impopulaire. [...]

A quoi peut-on reconnaître la vérité ?

Y a-t-il d’autres moyens que la démonstration pour établir une vérité ?

Peut-on être sûr d'avoir raison ?

Toute croyance est-elle contraire à la raison ?

Peut-on avoir raison contre les faits ?

Le désir nous éloigne-t-il du vrai ?

304

RÉVOLUTIONNAIRES ET PROPRIÉTAIRES. — Le Seul remède contre le socialisme qui demeure entre vos mains, c’est de ne pas le provoquer, c’est-à-dire de vivre vous-même modestement et sobrement, d’empêcher, selon vos moyens, tout étalage d’opulence et d’aider l’Etat lorsqu’il veut imposer lourdement tout ce qui est luxe et superflu. Vous ne voulez pas de ce moyen ? Alors, riches bourgeois qui vous appelez « libéraux », avouez-le à vous-mêmes, c’est votre propre mentalité que vous trouvez si terrible et si menaçante chez les socialistes, mais, dans votre propre cœur, vous lui accordez une place indispensable, comme si ce n’était pas la même chose. Si vous n’aviez pas, tels que vous êtes, votre fortune et le souci de sa conservation, cette mentalité vous rendrait pareil aux socialistes : entre vous et eux, la possession seule fait la différence. Il faut d’abord vous vaincre vous-mêmes si vous voulez triompher, en quelque manière que ce soit, des adversaires de votre prospérité. — Si, du moins, cette prospérité correspondait à un bien-être véritable ! Elle serait moins extérieure et provoquerait moins l’envie, elle aurait plus de bienveillance, plus de souci de l’équité, serait plus secourable. Mais ce qu’il y a de faux et de comédien dans votre joie de vivre, qui provient plus d’un sentiment de contraste (avec d’autres qui n’ont pas cette joie de vivre et qui vous l’envient) que d’une certaine plénitude de la force et de la supériorité — vos appartements, vos vêtements, vos équipages, vos magasins, vos besoins de bouche et de table, vos enthousiasmes bruyants pour le concert et l’opéra, et enfin vos femmes, formées et modelées, mais d’un métal vil, dorées, mais sans rendre le son de l’or, choisies par vous comme pièces de parade, se donnant elles-mêmes comme pièces de parade : — ce sont là les propagateurs empoisonnés de cette maladie du peuple qui, sous forme de gale socialiste, se répand maintenant parmi les masses, avec une rapidité toujours plus grande mais qui a eu en vous son premier siège et son premier foyer d’incubation. Et qui donc serait encore capable d’arrêter cette peste ?

Ressentir l'injustice m'apprend-il ce qui est juste ?

Peut-on être heureux dans un monde injuste ?

Peut-on concevoir une société sans conflit ?

Réfléchissez sur "La condition de l'homme moderne" aujourd'hui en 2018, indépendamment de la définition qu'en a donné Hannah Arendt en 1958

N'est-on responsable que de ses propres actes ?

305

TACTIQUE DES PARTIS. — Lorsqu’un parti s’aperçoit qu’un de ses membres, d’adhérent inconditionnel, est devenu adhérent conditionnel, il tolère si peu ce changement qu’il tente, par toute sorte d’humiliations et de provocations, d’amener sa défection complète et d’en faire un adversaire : car il soupçonne que l’intention de voir dans sa doctrine quelque chose qui est d’une valeur relative, autorisant le pour et le contre, l’examen et le choix, est plus dangereux pour lui qu’une opposition radicale. [...]

La conscience de l’individu n’est-elle que le reflet de la société à laquelle il appartient ?

S'opposer à l'autorité est-ce toujours une marque de liberté ?

Toute prise de conscience est-elle libératrice ?

Notre liberté de pensée a-t-elle des limites ?

Que peut-on trouver "Quelque part dans l'inachevé", indépendamment de la réflexion menée sur le thème par Vladimir Jankelevitch ?

Peut-on croire sans savoir ?

Commentez cette pensée de Nietzsche: « Ce n'est pas le doute, c'est la certitude qui rend fou. » ?

La pluralité des opinions est-elle un obstacle à la vérité ?

Faut-il se méfier de la multiplicité des interprétations ?

Le doute: Une force ou une faiblesse ?

Toute croyance est-elle contraire à la raison ?

Comment peut-il y avoir un contre-pouvoir ?

310

DANGER DE LA RICHESSE. — Seul devrait *posséder* celui qui a de l’*esprit* : *autrement*, la fortune est un danger public. Car, lorsqu’il ne s’entend pas à utiliser les loisirs que lui donne la fortune, le possédant continuera toujours à vouloir acquérir du bien : cette aspiration sera son amusement, sa ruse de guerre dans la lutte avec l’ennui. C’est ainsi que la modeste aisance, qui suffirait à la richesse intellectuelle, se transforme en véritable richesse, résultat trompeur de dépendance et de pauvreté intellectuelles. Cependant, la richesse *apparaît* tout autrement que ne pourrait le faire attendre son origine misérable, car elle peut prendre le masque de la culture et de l’art : elle peut *acheter* ce masque. Par là elle éveille l’envie des plus pauvres et des illettrés — qui jalousent en somme toujours l’éducation et qui ne voient pas que celle-ci n’est qu’un masque — et elle prépare ainsi peu à peu un bouleversement social : car la brutalité dorée et la vantardise du comédien dans la prétendue « jouissance de civilisé » évoquent, chez eux, l’idée que « l’argent seul importe », — tandis qu’en réalité, si l’argent importe *quelque peu, l’esprit importe bien davantage.*

Peut-on concevoir une société sans conflit ?

Réfléchissez sur "La condition de l'homme moderne" aujourd'hui en 2018, indépendamment de la définition qu'en a donné Hannah Arendt en 1958

Les apparences sont-elles trompeuses ?

Etre cultivé rend-il meilleur ?

La culture est-elle libératrice ?

La culture nous rend-elle plus humains ?

Est-on d’autant plus heureux que l’on est plus cultivé ?

N'est-on responsable que de ses propres actes ?

311

LE PLAISIR DE COMMANDER ET D’OBÉIR. Commander fait plaisir tout autant qu’obéir, la première chose lorsqu’elle n’est pas encore entrée dans les habitudes, la seconde lorsqu’elle est tout à fait entrée dans les habitudes. Les vieux serviteurs sous de nouveaux maîtres s’encouragent réciproquement à faire plaisir. [...]

Pourquoi voulons-nous être libres ?

Notre liberté de pensée a-t-elle des limites ?

La conscience de l’individu n’est-elle que le reflet de la société à laquelle il appartient ?

Est-ce illusoire de chercher à être heureux ?

318

DE LA DOMINATION DES COMPÉTENCES. — Il est facile, ridiculement facile, de proposer un modèle pour l’élection d’un corps législatif. Tout d’abord, devraient se mettre à part les hommes loyaux et dignes de confiance d’un pays ; ils seraient, en même temps, maîtres et connaisseurs dans certains domaines, et reconnaîtraient réciproquement leurs capacités : dans cette assemblée, il faudrait faire un choix plus restreint, qui déterminerait les spécialités et les compétences de premier ordre dans chaque parti, ce choix se ferait par l’estime et la garantie mutuelles. Le corps législatif ainsi composé, les voix et les jugements de chaque homme spécialement compétent devraient seuls finalement décider dans chaque cas particulier et l’honorabilité de tous les autres devrait être assez grande pour que la simple convenance leur fasse abandonner le vote à ceux-ci : de sorte qu’au sens strict, la loi naîtrait de la raison des plus raisonnables. — Maintenant ce sont les partis qui votent et, à chaque vote, il doit y avoir des centaines de consciences honteuses — toutes celles des hommes mal informés, incapables de jugements, qui agissent par imitation, que l’on traîne et entraîne. Rien n’abaisse autant la dignité d’une loi nouvelle que la honte forcée de ce manque de probité, à quoi contraint tout vote par partis. Mais, je l’ai déjà dit, il est facile, ridiculement facile, de proposer pareille chose : il n y a pas de puissance assez forte sur la terre pour réaliser le bien, — à moins que la croyance en l’utilité supérieure *de la science et des savants* ne devienne évidente, même pour le plus malveillant, et qu’on ne préfère cette croyance à la foi dans le nombre. C’est dans le sens de cet avenir qu’il nous faut dire : « Plus de respect pour l'homme compétent ! Et à bas tous les partis ! » [...]

Le philosophe doit-il gouverner ?

la politique échappe-t-elle à l'exigence de vérité ?

La démocratie est-elle la garantie de lois justes ?

334

SAVOIR SOUFFRIR PUBLIQUEMENT. — Il faut afficher son malheur, gémir de temps en temps de manière audible, s’impatienter de manière visible car si on laissait les autres s’apercevoir combien l'on est tranquille et heureux au fond de soi-même, malgré les douleurs et les privations, combien on les rendrait envieux et méchants ! — Mais il faut que nous veillions à ne pas rendre nos semblables plus mauvais; de plus, s’ils nous savaient heureux, ils nous chargeraient de lourdes contributions, de sorte que notre *souffrance publique* est certainement aussi pour nous un *avantage privé*. [...]

Peut-on être soi-même devant les autres ?

Pouvons-nous avoir la "conscience tranquille" de nos jours, indépendamment de la réflexion menée sur ce thème par Plutarque, il y a bientôt 20 siècles ?

N'est-on responsable que de ses propres actes ?

336

VOULOIR LE BIEN, POUVOIR LE BEAU. — Il ne suffit pas d’exercer le *bien*, il faut aussi l’avoir voulu et, selon le mot du poète, recevoir la divinité dans son *vouloir*. Mais il ne faut pas vouloir le *beau*, il faut le *pouvoir*, avec innocence et aveuglement, sans que Psyché y mette sa curiosité. Que celui qui allume sa lanterne pour trouver des hommes parfaits prenne garde à ce signe distinctif : les hommes parfaits sont ceux qui agissent toujours à cause du bien et aboutissent toujours au beau, sans y songer. Car, par incapacité et défaut d’une belle âme, beaucoup de personnes bonnes et nobles, malgré leur bonne volonté et leurs bonnes œuvres, restent d’un aspect fâcheux et sont laides à regarder; elles repoussent et nuisent même à la vertu par la hideuse défroque que leur mauvais goût lui fait endosser.

Quelle est la relation entre la beauté et la bonté ?

Comment définir le bien ?

En général quand une chose devient utile se cesse-t-elle d'être belle ?

337

DANGER DE CEUX QUI RENONCENT. — Il faut se garder de fonder sa vie sur une base trop étroite de convoitises : car lorsqu’on renonce aux joies que procurent une situation, des honneurs, des fréquentations mondaines, les voluptés, le confort et les arts, il peut venir un jour où l’on s’apercevra qu’au lieu d’avoir la *sagesse* pour voisin, le renoncement vous a amené la *satiété* et le dégoût de vivre. [...]

La culture est-elle libératrice ?

Est-on d'autant plus heureux que l'on est plus cultivé ?

Le temps libre est-il le temps de ma liberté ?

Faut-il faire du travail une valeur ?

Le bonheur se trouve-t-il dans le repos ?

346

ÊTRE MAL COMPRIS. — Lorsqu’on est mal compris en bloc, il est impossible de supprimer complètement un malentendu de détail. Il faut se rendre compte de cela pour ne pas user inutilement sa force à se défendre. [...]

La pluralité des opinions est-elle un obstacle à la vérité ?

Faut-il se méfier de la multiplicité des interprétations ?

Que pouvons-nous savoir des autres ?

363

LE FATALISTE. — Il *faut* que tu croies à la fatalité — la science peut t’y forcer. Ce qui naît alors de cette croyance — la lâcheté et la résignation ou la grandeur et la loyauté — témoigne du terrain où cette semence fut jetée ; mais non point de la semence elle-même, car d’elle toutes choses peuvent sortir.

Ne sommes-nous que les choix que nous faisons ?

la conscience de l'individu n'est-elle que le reflet de la société à laquelle il appartient ?

Être cultivé rend-il meilleur ?

La culture est-elle libératrice ?

Quelle est la part de l'inné et de l'acquis dans le caractère ?

Notre liberté de penser a-t-elle des limites ?

La chance existe-t-elle ?

Prendre conscience de soi est-ce devenir étranger à soi ?

Suis-je le sujet de mes pensées ?

est-ce l'égalité des droits qui assure l'égalité des hommes ?

364

RAISON DE BEAUCOUP D’HUMEUR. — Celui qui dans la vie, préfère le beau à l’utile, finira, comme l’enfant qui préfère les sucreries au pain, par se gâter l'estomac et par regarder le monde avec beaucoup d’humeur.

Quelle est la relation entre la beauté et la bonté ?

en général quand une chose devient utile se cesse-t-elle d'être belle ?

Comment définir le bien ?

Le désir nous impose t-il d'en faire l'épreuve ?

Ne désirons-nous que les choses que nous estimons bonnes ?

Peut-on désirer sans souffrir ?

À la base de beaucoup de confusion il y a le choix que l'on fait de ce qui est bien : le beau ou l'utile ?

365

L’EXCÈS COMME REMÈDE. — On peut reprendre goût à ses propres talents en vénérant à l’excès pour en jouir les talents contraires. Employer l'excès comme remède, c’est là un des coups de maître dans l’art de vivre.

Ne désirons-nous que les choses que nous estimons bonnes ?

Quelle est la part de l'inné et de l'acquis dans le caractère ?

Ce qui est vrai en théorie peut-il être faux en pratique ?

Notre liberté de penser a-t-elle des limites ?

Est-ce illusoire de chercher à être heureux ?

Le bonheur est-il affaire privée ?

Est-on d'autant plus heureux que l'on est plus cultivé ?

366

« VEUILLE ÊTRE TOI-MÊME ! ». — Les natures actives et couronnées de succès n’agissent pas selon l’axiome « Connais-toi toi-même », mais comme si elles voyaient se dessiner devant elles le commandement : « Veuille à être toi-même et tu *seras* toi-même ». La destinée semble toujours leur avoir laissé le choix ; tandis que les inactifs et les contemplatifs réfléchissent pour savoir comment ils ont fait pour choisir une fois, quand ils sont entrés dans la vie.

Est-il préférable de se connaître ?

Est-on soi-même ou le devient-on ?

Ne sommes-nous que la somme des choix que nous faisons ?

le travail permet-il de prendre conscience de soi ?

Changer est-ce devenir quelqu'un d'autre ?

Avons-nous le choix d'être libre ?

Exister est-ce agir ?

Risquons-nous de passer à côté de notre vie ?

Ne peut-on être heureux au passé ?

380

LA VIE PHILOSOPHIQUE EST MAL INTERPRÉTÉE. Au moment où quelqu’un commence à prendre la philosophie au sérieux, tout le monde croit le contraire.

Peut-on être soi-même devant les autres ?

Que pouvons-nous savoir les autres ?

381

IMITATION. — Par l’imitation, le mauvais prend du prestige, le bon en perd — surtout dans l’art.

Pourquoi les productions qui surgissent de l'esprit humain ont-elles plus de valeur que les oeuvres imitées ?

382

DERNIER ENSEIGNEMENT DE L’HISTOIRE. « Hélas ! que n’ai-je vécu alors ! » — c’est ainsi que parlent les hommes insensés et folâtres. Mais, à chaque fragment d’histoire que l’on aura étudié *sérieusement*, fût-ce même la terre promise du passé, on finira plutôt par s’écrier ; « N’y revenir à aucun prix ! l’esprit de cette époque pèserait sur toi, avec une pression de cent atmosphères, tu ne pourrais te réjouir de ce qu’elle a de beau et de bon, ni digérer ce qu’elle a de mauvais. » — Il est assuré que la postérité jugera de même au sujet de notre époque : on dira qu’elle fut insupportable et que la vie ne méritait pas d’y être vécue. — Et pourtant chacun arrive à s’accommoder de son temps ? — C'est non seulement parce que l’esprit de son temps pèse *sur* lui, mais encore parce qu’il l’a *en* lui. L’esprit du temps se porte lui-même. [...]

La conscience de l'individu n'est-elle que le reflet de la société à laquelle il appartient ?

Notre liberté de penser a-t-elle des limites ?

Ne peut-on être heureux qu'au passé ?

Le temps est-il la limite de l'homme ?

Connaissons-nous mieux le présent que le passé ?

385

AXIOMES PARALLÈLES. — L’idée la plus sénile que l'on ait jamais eue au sujet de l’homme se trouve dans le célèbre axiome : « Le moi est toujours haïssable » ; l'idée la plus enfantine dans cet axiome, plus célèbre encore : « Aime ton prochain comme toi-même. » — Dans le premier l’expérience des hommes a cessé, dans le second elle n’a pas encore commencé.

Dans tout amour même temps que ?

Peut-on aimer son prochain comme soi-même ?

Autrui m'apprend t-il quelque chose sur moi-même ?

Est-il préférable de se connaître ?

Pour aimer autrui faut-il le connaître ?

faut-il s'identifier à autrui pour le comprendre ?

Faut-il se méfier de la multiplicité des interprétations ?

La pluralité des opinions est-elle un obstacle à la vérité ?

386

L’OREILLE QUI FAIT DÉFAUT. — « On appartient à la populace tant que l’on fait toujours retomber la faute sur les autres ; on est sur le chemin de la vérité lorsque l’on ne rend responsable que soi-même; mais le sage ne considère personne comme coupable, ni lui-même, ni les autres. » — Qui dit cela ? — Epictète, il y a dix-huit cents ans — On l’a entendu, mais on l’a oublié. — Non, on ne l’a pas entendu et on ne l’a pas oublié : il y a des choses qu’on n’oublie pas. Mais l’oreille faisait défaut pour entendre, l’oreille d’Epictète. — il se l’est donc dit lui-même à I'oreille ? murmure du solitaire sur la place tumultueuse. [...]

Y a-t-il des choses que le langage ne puisse pas dire ?

La solitude est-elle sans valeur ?

Ce qui est vrai en théorie peut-il être faux en pratique ?

Y a-t-il d'autres moyens que la démonstration pour établir une vérité ?

La vérité dépend-elle de nous ?

La culture est-elle libératrice ?

Est-ce illusoire de chercher à être heureux ?

Est-on d'autant plus heureux que l'on est plus cultivé ?

Risquons-nous de passer à côté de notre vie ?

Suis-je le sujet de mes pensées ?

Qu'est-ce que une idée ?

N'est-on responsable que de ses propres actes ?

389

À LA BUVETTE DE L’EXPÉRIENCE. — Les personnes qui, par sobriété naturelle, laissent toujours leur verre à moitié plein, ne veulent pas avouer que chaque chose en ce monde a son déclin et sa lie. [...]

Peut-on désirer sans souffrir ?

Le désir peut-il se satisfaire de la réalité ?

Le désir nous éloigne t-il du vrai ?

Faut-il s'identifier à autrui pour le comprendre ?

Autrui m'apprend t-il quelque chose sur moi-même ?

Notre liberté de penser a-t-elle des limites ?

394

FAUTES QUE COMMETTENT LES BIOGRAPHIES. — Il ne faut pas confondre le peu de force nécessaire pour pousser un canot dans un fleuve, avec la force du fleuve qui le porte désormais ; mais c’est ce qui arrive dans presque toutes les biographies. [...]

Est-il préférable de se connaître ?

Prendre conscience de soi est-ce devenir étranger à soi ?

L'homme est-il chez lui dans la nature ?

402

LE JUGE. — Celui qui a vu l’idéal de quelqu’un est pour celui-ci un juge impitoyable, en quelque sorte sa mauvaise conscience. [...]

Que pouvons-nous savoir des autres ?

III

LE VOYAGEUR ET SON OMBRE (publié en 1880)

Traduction de Henri Albert revue par Angèle Kremer-Marietti [...]

6

L'IMPERFECTION TERRESTRE ET SA CAUSE PRINCIPALE. — [...]

ne pas savoir ce qui nous est nuisible dans l’arrangement de l’existence, la division de la journée, le temps et le choix des relations, dans les affaires et le loisir, le commandement et l’obéissance, les sensations de la nature et de l’art, le manger, le dormir et le réfléchir être ignorant *dans les choses les plus mesquines et les plus journalières* — c’est ce qui fait de la terre pour tant de gens une « prairie de disgrâce ». Qu’on ne dise pas qu’il s’agit ici comme partout du *manque de raison* chez les hommes : au contraire — il y a de la raison assez et plus qu’assez, mais elle est menée *dans une direction fausse et artificiellement détournée* de ces choses mesquines et prochaines. Les prêtres, les professeurs, et la sublime tyrannie des idéalistes de toute espèce, de la grossière et de la fine, persuadent à l’enfant déjà qu’il s’agit de tout autre chose : du salut de l’âme, du service de l’Etat, du progrès de la science, ou bien de considération et de propriété, comme du moyen de rendre des services à l’humanité entière, alors que les besoins de l’individu, ses nécessités grandes et petites, dans les vingt-quatre heures du jour, sont, dit-on, quelque chose de méprisable ou d’indifférent. — Socrate déjà se mettait de toutes ses forces en garde contre cette orgueilleuse négligence de l’humain au profit de l’homme, et aimait, par une citation d’Homère, à rappeler les limites de l’objet véritable de tout soin et de toute réflexion : « C’est, disait-il, et c’est seulement “ce qui chez moi m’arrive en bien et en mal” ». [...]

Dans tout amour même si que soi-même ?

Risquons-nous de passer à côté de notre vie ?

Comment définir le bien ?

La culture est-elle libératrice ?

Est-on d'autant plus heureux que l'on est plus cultivé ?

L'action politique doit-elle être guidée par la connaissance de l'histoire ?

Est-ce illusoire de chercher à être heureux ?

Le bonheur est-il une affaire privée ?

N'avons-nous de devoirs envers autrui ?

9

OÙ A PRIS NAISSANCE LA THÉORIE DU LIBRE ARBITRE. — Sur l’un, *la nécessité* plane sous la forme de ses passions, sur l'autre, comme l’habitude d’écouter et d’obéir, sur le troisième en tant que la conscience logique, sur le quatrième comme le caprice et le plaisir fantasque à sauter les pages. Mais tous les quatre cherchent précisément leur *libre* arbitre là où chacun est le plus solidement enchaîné : c’est comme si le ver à soie mettait son libre arbitre à filer. D’où cela vient-il ? Évidemment de ce que chacun se tient le plus pour libre là où son *sentiment de vivre* est le plus fort, partant, comme j’ai dit, tantôt dans la passion, tantôt dans le devoir, tantôt dans la recherche scientifique, tantôt dans la fantaisie. Ce par quoi l’individu est fort, ce dans quoi il se sent animé de vie, il croit involontairement que cela doit être aussi l’élément de sa liberté : il met ensemble la dépendance et la torpeur, l’indépendance et le sentiment de vivre, comme des couples inséparables. — En ce cas, une expérience que l’homme a faite sur le terrain politique et social est transportée à tort sur le terrain métaphysique transcendant : c’est là que l’homme fort est aussi l’homme libre, c’est là que le sentiment vivaces de joie et de souffrance, la hauteur des espérances, la hardiesse du désir, la puissance de la haine sont l'apanage du souverain et de l’indépendant, tandis que le sujet, l’esclave, vit opprimé et stupide. — La théorie du libre arbitre est une invention des classes *dirigeantes*.

Avons-nous le choix d'être libre ?

Pourquoi voulons-nous être libre ?

Le désir nous impose t-il d'en faire l'épreuve ?

Qui est autorisé à me dire tu dois ?

Quel besoin avons-nous de chercher la vérité ?

La science relève telle du seul désir de vérité ?

10

NE PAS SENTIR DE NOUVELLES CHAÎNES. — Tant que nous ne nous *sentons* pas dépendre de quelque chose, nous nous tenons pour indépendants : conclusion erronée qui montre quel est l’orgueil et la soif de domination de l’homme. Car il admet ici qu’en toutes circonstances il doit remarquer et reconnaître sa dépendance aussitôt qu’il la subit avec l’hypothèse qu’*à l’ordinaire* il vit dans l’indépendance et que, s’il vient à la perdre exceptionnellement, il sentira sur-le-champ un contraste d’impression. — Mais quoi ? si c’était le contraire qui fût vrai : qu’il vécut *toujours* dans une multiple dépendance, mais qu’il se *tînt* pour *libre* là où par une longue accoutumance, il ne sent plus la pression des chaînes ? Seules les chaînes *nouvelles* le font souffrir encore : « Libre » ne veut pas dire proprement autre chose que le fait de ne pas sentir de nouvelles chaînes.

La conscience de l'individu n'est que le reflet de la société à laquelle il appartient ?

Notre liberté de penser a-t-elle des limites ?

S'opposer à l'autorité est-ce toujours une marque de liberté ?

Être libre est-ce me rencontrer aucun obstacle ?

Pourquoi voulons-nous être libres ?

11

LE LIBRE ARBITRE ET L’ISOLATION DES FAITS. — L’observation imprécise qui nous est habituelle prend un groupe de phénomènes pour une unité et un fait : entre lui et un autre fait, elle se représente un espace vide, elle *isole* chaque fait. Mais en réalité l’ensemble de notre activité et de notre intermédiaires vides, c’est un courant continu. Or, la croyance au libre arbitre est justement incompatible avec la conception d’un courant continu, homogène, indivis, indivisible : elle suppose que *toute action particulière est isolée et indivisible* ; elle est une *atomistique* dans le domaine du vouloir et du savoir. — Tout de même que nous comprenons inexactement les caractères, nous en faisons au temps des faits : nous nous parlons de caractères identiques, de faits identiques, mais n’existent ni les uns ni les autres. Enfin nous ne donnons l’éloge et le blâme que sous l’action de cette idée fausse qu’il y a des faits *identiques*, qu’il existe un ordre gradué de *genres*, de faits, lequel répond à un ordre gradué de valeurs : ainsi, nous *isolons* non seulement le fait particulier, mais aussi à leur tour les groupes de prétendus faits identiques (actes de bonté, de méchanceté, de pitié, d’envie, etc.) — les uns et les autres par erreur. — Le mot et l’idée sont la cause la plus visible qui nous fait croire à cet isolement de groupes d'actions : nous ne nous en servons pas seulement pour *désigner* les choses, nous croyons ordinairement, que par eux nous en saisissons *l’essence*. Les mots et les idées nous mènent maintenant encore à nous représenter constamment les choses comme plus simples qu’elles ne sont, séparées les unes des autres, indivisibles, ayant chacune une existence en soi et pour soi. Il y a, cachée dans le *langage*, une mythologie philosophique qui à chaque instant reparaît, quelques précautions qu’on prenne. La croyance au libre arbitre, c'est-à-dire la croyance aux faits *identiques* et aux faits *isolés*, — possède dans le langage un apôtre et un représentant perpétuel.

Comment définir le bien ?

Le sentiment moral peut-il être éduqué ?

Est-on soi-même ou le devient-on ?

Peux-tu me dire que le langage entrave la pensée ?

L'esprit a-t-il accès aux choses ?

Notre liberté de penser a-t-elle des limites ?

Que peut-on trouver "quelque part dans l'inachevé", indépendamment de la réflexion menée sur le thème par Vladimir Jankélévitch ?

La perception peut-elle s'éduquer ?

Que sais-tu du réel ?

Les apparences sont-elles trompeuses ?

Peut-on percevoir son juger ?

Quelle serait la ligne d'écriture d'une version moderne de "De la nature des choses" plus de 20 siècle après celle de Lucrèce ?

12

LES ERREURS FONDAMENTALES. — Pour que l’homme ressente un plaisir ou un déplaisir moral quelconque, il faut qu’il soit dominé par l’une de ces deux illusions : *ou bien* il croit à l’*identité* de certains faits, de certains sentiments : alors, par la comparaison d’états actuels avec des états antérieurs et par l’identification ou la différenciation de ces états (telle qu’elle a lieu dans tout souvenir) il a un plaisir ou un déplaisir moral ; *ou bien* il croit au *libre arbitre*, par exemple quand il pense : « Je n'aurais pas dû faire cela », « cela aurait pu finir autrement », et il y prend également du plaisir ou du déplaisir. Sans les erreurs qui agissent dans tout plaisir ou déplaisirs moral, jamais il ne se serait produit une humanité — dont le sentiment fondamental est et restera que l’homme *faiseur de miracles*, qu’il fasse le bien ou le mal, l’étonnante exception, le sur-animal, le sens de la création, l’inéluctable être pensant, le mot de l’énigme cosmique, le grand dominateur et le grand contempteur de la nature, l'être qui nomme *son* histoire *l’histoire universelle* ! — *Vanitas vanitatum homo*. [...]

Pourquoi un acte et moral ?

Le sentiment moral peut-il être éduqué ?

Comment définir le bien ?

Parler d'acte humain a-t-il un sens ?

La définition du bien n'est-elle qu'une affaire d'opinion ?

les passions nous empêchent-elles de faire notre devoir ?

16

OÙ L’INDIFFÉRENCE EST NÉCESSAIRE. — Rien ne serait plus absurde que de vouloir attendre ce que la science établira définitivement sur les choses premières et dernières, et jusque-là de penser à la manière *traditionnelle* (et surtout de croire ainsi !) — comme on l’a souvent conseillé. La tendance à ne vouloir posséder sur ces matières *que des certitudes* absolues est une *surpousse religieuse*, rien de mieux, — une forme déguisée et sceptique en apparence seulement du « besoin métaphysique » doublée de cette arrière-pensée, que longtemps encore on n’aura pas la vue de ces certitudes dernières et que jusque-là le « croyant » est en droit de ne pas se préoccuper de tout ce domaine. Nous n’avons pas du tout *besoin* de ces certitudes autour de l’extrême horizon pour vivre une vie humaine pleine et solide : tout aussi que la fourmi en a besoin pour être une bonne fourmi. Il nous faut bien plutôt tirer au clair d’où provient réellement l’importance fatale que nous avons si longtemps attribuée à ces choses et pour cela nous avons besoin de l’*histoire* des sentiments moraux et religieux. Car, sous l’influence de ces sentiments, les problèmes culminants de la connaissance sont devenus pour nous si graves et si redoutables : on a introduit en contrebande dans les domaines les plus extérieurs *vers lesquels* l’oeil de l’esprit se dirige encore sans pénétrer *en eux*, des concepts comme ceux de faute et de peine (et même de peine éternelle !) : et avec d’autant moins de scrupules que ces domaines étaient plus obscure pour nous. On a de toute antiquité imaginé témérairement là où l'on ne pouvait rien assurer et l'on a persuadé sa descendance d'admettre ces imaginations pour chose sérieuse et vérité, usant comme dernier atout de cette proposition exécrable : que croire vaut plus que savoir. Or, ce qui est maintenant nécessaire vis-à-vis de ces choses dernières, ce n'est pas le savoir opposé à la croyance, mais I’*indifférence à l’égard de la croyance et du prétendu savoir en ces matières* ! — Toute autre chose doit nous tenir de plus près que ce qu'on nous a jusqu’ici prêché comme le plus important : je veux dire ces questions : Quelle est la fin de l’homme ? Quelle est sa destinée après Ia mort ? Comment se réconcilie-t-il avec Dieu ? et toutes les expressions possibles de ces *curiosa*. Aussi peu que ces questions des dogmatistes religieux nous touchent celles des dogmatistes ou réalistes. Tous tant qu’ils sont, ils s’occupent de nous pousser à une décision sur des matières où ni croyance ni savoir ne sont nécessaires ; même pour le plus épris de savoir il est plus avantageux qu’autour de tout ce qui est objet de recherche et accessible à la raison s’étende une fallacieuse ceinture de marais nébuleux, une zone d’impénétrable, d’éternel flux, et d’indéterminable. C’est précisément par la comparaison avec le règne de l’obscur, aux confins des terres du savoir, que le monde de la science, clair et prochain, tout prochain, *croît* sans cesse en valeur. — Il nous faut de nouveau devenir bon prochain des objets prochains ! et, comme nous avons fait jusqu'ici, ne pas laisser notre regard passer avec mépris au-dessus d’eux pour se porter sur les nues et les esprits de la nuit. Dans les forêts et les cavernes, dans les terres marécageuses, et sous des cieux couverts — c’est là que l’homme a trop longtemps vécu, vécu pauvrement aux divers degrés de civilisation des siècles de siècles. Il y a *appris à mépriser* le présent et le prochain et la vie et lui-même — et nous qui habitons les plaines plus lumineuses de la nature et de l’esprit, nous contractons encore par héritage en notre sang quelque chose de ce poison du mépris envers les choses prochaines. [...]

L'homme a-t-il nécessairement besoin de religion ?

Le doute : une force ou une faiblesse ?

Toute croyance est-elle contraire à la raison ?

Ne fait-on qu'interpréter à défaut de connaître ?

Toutes les croyances se valent-elles ?

Quel besoin avons-nous de chercher la vérité ?

Peut-on ne pas admettre la vérité ?

Peut-on être sûr d'avoir raison ?

Commentez cette pensée de Nietzsche : « Ce n'est pas le doute c'est la certitude qui rend fou »

Notre liberté de penser a-t-elle des limites ?

A-t-on besoin du passé pour construire son avenir ?

L'imagination enrichit-elle la connaissance ?

Peut-on croire sans savoir ?

Ne fait-on que fuir le réel ?

Exister est-ce profiter du présent ?

Que savons-nous du réel ?

22

PRINCIPE DE L'ÉQUILIBRE. — Le brigand et l’homme puissant qui promet à une communauté qu’il la protégera contre le brigand sont probablement tous deux des êtres semblables, sauf que le second parvient à son avantage d’une autre façon que le premier, c’est-à-dire par des contributions régulières que lui verse la communauté, et non plus par des rançons de guerre. (Le même rapport existe entre le marchand et le pirate qui peuvent être longtemps un seul et même personnage : dès que l’une des fonctions ne leur paraît pas prudente ils exercent l’autre. Au fond, maintenant encore la morale du marchand n’est qu’une morale de pirate, *plus avisée* : il s’agit d’acheter à un prix aussi bas que possible de ne dépenser au besoin que les frais d’entreprises et de revendre aussi cher que possible.) Le point essentiel est que cet homme puissant promet de faire *équilibre* au brigand ; les faibles voient en cela la possibilité de vivre. Car il faut ou bien qu’ils se groupent eux-mêmes en une puissance équivalente, ou bien qu’ils se soumettent à un homme qui soit à même de contrebalancer cette puissance (leur soumission consiste à rendre des services). On donne généralement l’avantage à ce procédé, parce qu’il fait en somme échec à *deux* êtres dangereux : le premier par le second et le second par le point de vue du profit ; car le protecteur gagne à bien traiter ceux qui lui sont assujettis, pour qu’ils puissent non seulement se nourrir eux-mêmes, mais encore nourrir leur dominateur. Il se peut d’ailleurs qu’ils soient encore traités assez durement et assez cruellement : mais en comparaison de l’*anéantissement* complet qui jadis était toujours à craindre, les hommes éprouvent un grand soulagement. — La communauté est, au début, l'organisation des faibles pour *faire* équilibre aux puissances menaçantes. Une organisation en vue de la *supériorité* serait préférable si l’on devenait alors assez fort pour *anéantir* la puissance adverse : et, lorsqu’il s’agit d’un seul destructeur puissant, c’est certainement ce que l’on *tentera*. Mais cet ennemi est peut-être le chef d’une lignée ou bien il possède un grand nombre d’adhérents, alors la destruction rapide et définitive sera peu probable et il faudra s’attendre à de longues *hostilités* qui apporteraient à la communauté l’état le moins désirable, parce que celle-ci perdrait ainsi le temps qui lui est nécessaire pour veiller régulièrement à son entretien et qu’elle verrait sans cesse menacé le produit de son travail. C’est pourquoi la communauté préfère mettre sa puissance de défense et d’attaque exactement à la hauteur où se trouve la puissance du voisin dangereux et lui donner à entendre que, ses armes valant dès lors les siennes, il n y a pas de raison pour ne pas être bons amis. — L’*équilibre* est donc une notion très importante pour les anciens principes de justice et de morale ; l’équilibre est la base de la *justice*. Si, aux époques barbares, celle-ci dit « œil pour œil, dent pour dent », elle considère l’équilibre atteint et veut *conserver* cet équilibre au moyen de cette faculté de rendre la pareille : de telle sorte que, si l'un commet un délit au détriment de l’autre, l'autre ne pourra plus exercer sa vengeance avec une colère aveugle. Grâce à la *loi du talion* l’équilibre entre les puissances, qui avait été détruit, est *rétabli* : car son œil, un bras *de plus*, dans ces conditions primitives, c’est une somme de pouvoir, un poids *de plus*. Au sein de la communauté, où tous se considèrent comme égaux en valeur, il y a pour réprimer les délits, c’est-à-dire contre la rupture du principe de l’équilibre, la *honte* et la *punition* : la honte, un poids institué contre avantages par des empiétements et à qui la honte porte des préjudices qui suppriment et *contrebalancent* les avantages antérieurs. Il en est de même de la punition : celle-ci établit contre la prédominance que s’arroge tout criminel un contrepoids beaucoup plus grand, contre le coup de force la prison, contre le vol restitution et l’amende. C’est ainsi que l’on fait *souvenir* au malfaiteur que par son acte il s’est exclu de la communauté, renonçant aux avantages moraux de celle-ci : la communauté le traite en inégal, en faible, qui se trouve en dehors d’elle : c’est pourquoi la punition est non seulement une vengeance, c’est quelque chose de *plus*, qui possède la *dureté de l’état primitif*, car c’est cet état qu’elle veut rappeler. [...]

Comment peut-il y avoir un contre-pouvoir ?

L'idée d'une liberté totale a-t-elle un sens ?

Le droit n'est-il que l'expression de rapports de force ?

Les hommes vivent-ils en société par intérêt ?

Qui est autorisé à me dire tu dois ?

Peut-on concevoir une société sans conflit ?

Vaut-il mieux subir l'injustice ou la commettre ?

24

POUR JUGER LE CRIMINEL ET SON JUGE. — Contrairement à son censeur, le criminel qui connaît tout l’enchaînement des circonstances ne considère pas son acte en dehors de l’ordre et de l'intelligibilité ; sa peine cependant lui est mesurée exactement selon le degré d’*étonnement* qui s’empare de ceux-ci, en voyant cette chose inintelligible pour eux, l’acte du criminel. — Lorsque le défenseur d’un criminel connaît suffisamment le cas et sa genèse, les circonstances atténuantes qu’il présentera, les unes après les autres, finiront nécessairement par effacer toute la faute. Ou, pour l’exprimer plus exactement encore : le défenseur *atténuera* degré par degré cet *étonnement* qui veut condamner et attribuer la peine, il finira même par le supprimer complètement, en forçant tous les auditeurs honnêtes à s’avouer dans leur for intérieur : « Il lui fallut agir de la façon dont il a agi ; en punissant, nous punirions l'éternelle fatalité. » — Mesurer le degré de la peine selon le *degré de la connaissance* que l’on a ou *peut avoir* de l’histoire d’un crime, — n’est-ce pas contraire à toute équité ?

Que pouvons-nous savoir des autres ?

Faut-il s'identifier à autrui pour le comprendre ?

Le juste et l'injuste ne sont-ils que des conventions ?

Avons-nous le choix d'être libre ?

La morale est-elle nécessaire à la vie des hommes en société ?

La détermination du bien n'est-elle qu'une affaire d'opinion ?

Parler d'acte humain a-t-il un sens ?

25

L’ÉCHANGE ET L’ÉQUITÉ. — Un échange ne pourrait se faire honnêtement et conformément au droit que si chacune des deux parties ne demandait que ce qui lui semble être la valeur de son objet, en estimant la peine de l’acquérir, la rareté, le temps employé, etc., sans oublier la valeur morale que l’on y attache. Dès qu’elle fixe le prix *par rapport au besoin de l’autre* cela devient une façon plus subtile de brigandage et d’exaction. — Si l’objet de l’échange est de l’argent, il faut considérer qu’un *thaler* dans la main d’un riche héritier ou d’un manœuvre, d’un négociant ou d’un étudiant, change complètement de valeur : chacun pourra en recevoir plus ou moins, selon qu’il aura fourni un travail plus ou moins grand pour l’acquérir, — c’est ainsi que ce serait équitable : mais, dans la réalité, on ne l’ignore pas, c’est absolument le contraire. Dans le monde de la haute finance, le *thaler* d’un riche paresseux rapporte plus que celui du pauvre et du laborieux. [..]

Que gagne-t-on à échanger ?

Doit-on faire du travail une valeur ?

Le droit n'est-il que l'expression de rapports de force ?

L'exigence de justice et l'exigence de liberté sont-elles séparables ?

Vaut-il mieux subir l'injustice que la commettre ?

Le droit n'est-il qu'une justice par défaut ?

L'égalité de droit qui assure l'égalité des hommes ?

Les passions nous empêche-t-elle de faire notre devoir ?... Dans mon cas la façon dont j'ai conquis mon indépendance financière

28

CE QU’IL Y A D’ARBITRAIRE DANS L’APPLICATION DES PEINES. — Chez la plupart des criminels, les punitions viennent comme les enfants viennent aux femmes. Ils ont fait dix et cent fois la même chose sans en ressentir de suites fâcheuses ; soudain ils sont découverts et le châtiment suit de près. L’habitude devrait pourtant faire paraître excusable la faute pour laquelle on punit le coupable ; c’est un penchant formé peu à peu et il est difficile de lui résister. Au lieu de cela, lorsqu’on soupçonne le crime par habitude, le malfaiteur est puni plus sévèrement, l’habitude est donnée comme raison pour rejeter toute atténuation. Au contraire : une existence modèle qui fait ressortir le délit avec d’autant plus d’horreur, devrait augmenter le degré de culpabilité ! Mais pas du tout, elle atténue la peine. Ce n’est donc pas au crime que l’on applique les mesures, mais on évalue toujours le dommage causé à la société et le danger couru par celle-ci : l’utilité passée d’un homme lui est comptée parce qu’il ne s’est rendu nuisible qu’une seule fois, mais si l’on découvre dans son passé d’autres actes d’un caractère nuisible, on les additionne à l'acte présent pour infliger une peine d’autant plus grande. Mais si l’on punit, on récompense de la sorte le passé d’un homme (la punition minime n’est dans ce cas qu’une récompense), on devrait retourner encore plus loin en arrière et punir et récompenser ce qui fut la cause d’un pareil passé, je veux dire les parents, les éducateurs, la société elle-même, etc. : on trouvera alors que, dans beaucoup de cas, le *juge* participe, d’une façon ou d’une autre, à la culpabilité. Il est arbitraire de s’arrêter au criminel lorsqu’on punit le passé : on devrait s’en tenir à chaque cas particulier, lorsqu’on ne veut pas admettre que toute faute est absolument excusable, et ne point regarder en arrière : il s’agirait donc d’isoler la faute et de ne la rattacher en aucune façon à ce qui l’a précédée, — sinon, ce serait pécher contre la logique. Tirez plutôt, vous qui êtes partisans du libre arbitre, la conclusion qui découle nécessairement de votre doctrine et décrétez bravement : « *nul acte n’a un passé* ».

Avons-nous le choix d'être libre ?

Comment définir le bien ?

La conscience d'un individu n'est-elle que le reflet de la société à laquelle il appartient ?

Le sentiment moral peut-il être éduqué ?

Le droit n'est-il que l'expression de rapports de force ?

L'exigence de justice et l'exigence de liberté sont-elles séparables ?

Ressentir l'injustice m'apprend t-il ce qui est juste ?

Connaissons-nous mieux le présent que le passé ?

Ne sommes-nous que la somme des choix que nous faisons ?

29

LA JALOUSIE ET SA SŒUR PLUS NOBLE. — Dès que l’égalité est véritablement reconnue et durablement fondée, il naît un penchant qui passe en somme pour immoral et qui, à l’état primitif, serait à peine imaginable : *la jalousie*. L’envieux se rend compte de toute prééminence de son prochain au-dessus de la mesure commune et il veut l’y ramener — ou encore s'élever lui, jusque-là : d’où il résulte deux façons d’agir différentes, qu’Hésiode a désignées du nom de bonne et de mauvaise Eris. De même, dans l'état d’égalité, naît l’indignation de voir qu’une personne qui se trouve à un niveau d'égalité différent a du malheur *moins* qu’elle n’en mériterait, tandis qu’une autre personne a du bonheur *plus* qu’elle n’est digne d’en avoir : ce sont des émotions particulières aux natures *plus nobles*. Celles-ci cherchent en vain la justice et l’équité dans les choses qui sont indépendantes de la volonté des hommes : elles exigent que cette égalité reconnue par l’homme soit aussi reconnue par la nature et le hasard, elles s’indignent que les égaux n’aient pas le même sort. [...]

Est-ce l'égalité des droits qui assure l'égalité des hommes ?

La chance existe-t-elle ?

Est-ce illusoire de chercher à être heureux ?

Peut-on concevoir une société sans conflit ?

34

LES VERTUS DU PRÉJUDICE. — En tant que membres de certains groupements sociaux, nous croyons ne pas avoir le droit d’exercer certaines vertus qui, en tant que particuliers, nous font le plus grand honneur et un plaisir sensible, par exemple la grâce et l’indulgence contre les égarés de toute espèce. — En général, toute façon d’agir où l’avantage de la société souffrirait par notre vertu. Aucun collège de juges n’a le droit de faire grâce devant sa conscience : c’est au souverain seul, *en tant qu’individu*, que l’on a réservé cette prérogative. On se réjouit lorsqu’il en fait usage, pour bien prouver qu’on aimerait bien faire grâce, mais non point en tant que société. La société ne reconnaît donc que les vertus qui lui sont avantageuses ou qui du moins ne lui portent pas préjudice celles qui peuvent être exercées sans dommage ou même avec usure, par exemple la justice). Ces vertus du préjudice ne peuvent donc pas être nées dans la *société*, puisque maintenant encore, dans le sein de la moindre agglomération sociale qui se constitue, l’opposition s’élève contre elle. Ce sont donc des vertus qui ont cours parmi les hommes qui ne sont pas égaux, des vertus inventées par I’individu supérieur, des vertus propres au *dominateur* avec cette arrière-pensée : « Je suis assez puissant pour accepter un préjudice visible, c’est une preuve de ma puissance. » — Par conséquent, des vertus parentes orgueil. [...]

Qui est autorisé à me dire tu dois ?

Le droit met-il que l'expression de rapports de force ?

Le droit n'est-il qu'une justice par défaut ?

Le juste et l'injuste ne sont-ils que des conventions ?

Pourquoi un acte est morale ?

Est-ce l'égalité des droits qui assure l'égalité des hommes ?

La morale est-elle nécessaire à la vie des hommes en société ?

37

UNE ESPÈCE DE CULTE DES PASSIONS. — Vous autres obscurantistes et philosophes sournois, pour accuser le caractère de tout l’édifice du monde, vous parlez du *caractère redoutable* des passions humaines. Comme si partout où a existé la passion il y eut aussi la terreur ! Comme si toujours en ce bas monde devait exister cette terreur ! — Par négligence des petites choses, par défaut d’observation de soi et de ceux qui doivent être éduqués, vous avez vous-même laissé grandir la passion jusqu’à ce qu’elle devienne un monstre tel que vous soyez pris de crainte au seul nom de « passion ». Cela dépend de nous d’*enlever* aux passions leur caractère redoutable et de faire en sorte qu’on les empêche de devenir des torrents dévastateurs. — Il ne faut pas enfler sa méprise jusqu’à en faire la fatalité éternelle ; nous voulons, au contraire, travailler loyalement à la tâche de transformer en joies toutes les passions de l’humanité. [...]

Le passionné est-il l'ennemi de lui-même ?

Est-ce illusoire de chercher à être heureux ?

Faut-il libérer ses désirs où se libérer de ses désirs ?

Peut-on dire d'un désir qu'il est anormal ?

Est-il absurde de désirer l'impossible ?

Le désir nous impose t-il d'en faire l'épreuve ?

Quelle est la part de l'inné et de l'acquis dans le caractère ?

88

L’ÉCOLE DU MEILLEUR STYLE. — L’école du style peut être, *d’une part*, l’école qui enseigne à trouver l’expression grâce à laquelle on peut transporter tous les états d’âme sur les lecteurs et les auditeurs; ensuite, l’école qui enseigne à découvrir l’état d’âme que l’on *désire* le plus chez I’homme, dont on voudrait par conséquent la transmission : je veux dire l'état d’âme où se trouve l’homme profondément ému, I’homme d’esprit joyeux, lucide et droit, qui a surmonté les passions. Ce sera là l’école du meilleur style : il correspond à l’homme bon. [...]

Le passionné est-il l'ennemi de lui-même ?

Est-ce illusoire de chercher à être heureux ?

Faut-il libérer ses désirs où se libérer de ses désirs ?

Peut-on dire d'un désir qu'il est anormal ?

Est-il absurde de désirer l'impossible ?

Le désir nous impose t-il d'en faire l'épreuve ?

Quelle est la part de l'inné et de l'acquis dans le caractère ?

Quelle est la relation entre la beauté et la bonté ?

Comment définir le bien ?

Peut-on vouloir le bien sans le faire ?

Quelle serait la ligne d'écriture d'une version moderne des "Pensées pour moi-même", plus de 18 siècle après celle de Marc Aurèle ?

Le bonheur est-il dans l'inconscience ?

Le bonheur est-il le but de la philosophie ?

Le bonheur est-il le but de l'existence ?

112

COMMENT DOIT-ON DIRE LES ERREURS ? — On peut discuter pour savoir s’il est plus nuisible de mal exprimer les erreurs, ou de les exprimer aussi bien que les meilleures vérités. Dans le premier cas il est certain qu’elles nuisent au cerveau d’une double manière et qu’il est plus difficile de les en extirper ; mais il est certain qu’elles agissent avec moins de certitude que dans le second cas : elles sont moins contagieuses. [...]

Notre liberté de penser a-t-elle des limites ?

Peut-on dire que le langage en travers la pensée ?

122

LA CONVENTION ARTISTIQUE. — Ce qu’a écrit Homère est aux trois quarts convention, et il en est ainsi de presque tous les artistes grecs, qui n’avaient aucune raison de s’adonner à la rage d’originalité qui est le propre des modernes. Ils n'avaient aucune crainte du conventionnel ; c’était un moyen d’entrer en communion avec leur public. Car les conventions sont des procédés pour l’entendement de l’auditeur, une langue commune péniblement apprise, au moyen de laquelle l'artiste peut véritablement se communiquer. Surtout pour les poètes et les musiciens grecs, quand il veut être *immédiatement* victorieux avec son œuvre d’art — étant habitué à lutter publiquement avec un ou deux rivaux — aussi, être *compris immédiatement* est la première condition : ce qui n'est possible que par la convention. Ce que l’artiste invente au-delà de la convention, il l'ajoute de son propre chef et s’y risque lui-même, au meilleur cas avec ce succès d’avoir créé une nouvelle convention. Généralement, ce qui est original est regardé avec étonnement, parfois même adoré, mais rarement compris ; vouloir échapper avec opiniâtreté à la convention, c’est vouloir ne pas être compris. A quoi vise donc la folie d’originalité des temps modernes ? [...]

Comment peut-il y avoir du nouveau ?

La sensibilité aux œuvre d'art demande-t-elle à être éduquée ?

Pourquoi les productions qui surgissent de l'esprit humain ont-elles plus de valeur que les oeuvres imitées ?

Faut-il s'identifier à autrui pour le comprendre ?

170

L’ART D’UNE ÉPOQUE LABORIEUSE. — Nous possédons la conscience d’une époque *laborieuse* : cela ne nous permet pas de réserver à l’art les meilleures heures et les meilleurs matins, quand même cet art serait le plus grand et le plus digne. Il est à nos yeux affaire de loisir, de récréation : nous lui vouons les *restes* de notre temps, de nos forces. — C’est là le fait principal qui a changé la situation de l’art vis-à-vis de la vie : lorsque l'art fait appel au réceptif par de grandes exigences de temps et de force, il a *contre* lui la conscience des laborieux et des hommes capables, il en est réduit aux gens indolents et sans conscience qui, de par leur nature, ne sont précisément pas portés vers le grand art et qui considèrent les prétentions du grand art comme de l’insolence. Il se pourrait très bien que le grand art fût à sa fin, parce qu’il manque d'air et de libre respiration : ou bien encore faudrait-il qu’il essaie de s’acclimater dans une autre atmosphère (ou du moins de pouvoir y vivre), dans une atmosphère qui n’est en somme que l’élément naturel du *petit* art, de l’art du repos, de la distraction amusante. Il en est ainsi presque partout maintenant, même les artistes du grand art promettent une récréation et une distraction, eux aussi s’adressent à l’homme fatigué et lui demandent les soirées de ses journées de travail, — tout comme les artistes comiques sont satisfaits d’avoir remporté une victoire sur le front chargé de plis sévères et sur les yeux caves. Quels sont donc les artifices de leurs plus grands confrères ? Ceux-ci ont dans leurs armes les excitants les plus puissants qui parviendraient même à effrayer I’homme à moitié mort, ils possèdent des stupéfiants, des moyens de griser, d’ébranler, de provoquer des crises de larmes : par tous ces moyens, ils subjuguent l’homme fatigué et l’amènent dans un état de fébrilité nocturne, de débordement, de ravissement et de crainte. Aurait-on le droit d’en vouloir au grand art, tel qu’il existe aujourd’hui sous forme d’opéra, de tragédie et de musique, à cause des moyens dangereux qu’il emploie, comme on en voudrait à un pêcheur perfide ? Certainement non: car il préférerait cent fois vivre dans le pur élément du silence matinal et s’adresser aux âmes pleines de vie, de force et d'attente, aux âmes du matin chez les spectateurs et les auditeurs. Remercions-le de préférer vivre ainsi que de s'enfuir ; avouons-nous aussi que, pour une époque qui apportera dans la vie des jours de fête et de joie, libres et pleins, notre *grand* art sera inutilisable. [...]

La sensibilité aux œuvres d'art demande-t-elle à être éduquée ?

L'art est-il nécessaire que la science ?

L'art est-il une affaire de goût personnel ?

Une œuvre d'art a-t-elle toujours un sens ?

Doit-on faire du travail une valeur ?

Le temps libre est-il le temps de ma liberté ?

185

DE LA MORT RAISONNABLE. \_\_ Qu’est-ce qui est plus raisonnable, arrêter la machine lorsque l’œuvre qu’on lui demandait est exécutée, — ou bien la laisser marcher jusqu’à ce qu’elle s’arrête d’elle-même, c’est-à-dire jusqu’à ce qu’elle soit abîmée ? Ce dernier procédé n’est-il pas un gaspillage de frais d’entretien, un abus des forces et de l'attention de ceux qui desservent la machine ? Ne répand-on pas inutilement ce qui ailleurs serait très nécessaire ? N’est-ce pas propager une espèce de mépris à l’égard des machines en général que d’en entretenir et d’en desservir un si grand nombre inutilement ? — Je veux parler de la mort involontaire (naturelle) et de la mort volontaire (raisonnable). La mort naturelle est la mort indépendante de toute volonté, la mort proprement *déraisonnable*, où la misérable substance de l'écorce détermine la durée du noyau : où, par conséquent, le geôlier étiolé, malade et hébété est maître de déterminer le moment où doit mourir son noble prisonnier. La mort naturelle est le suicide de la nature, c’est-à-dire la destruction de l’être le plus raisonnable par la chose la plus déraisonnable qui y soit attachée. Ce n’est que du point de vue religieux qu’il peut en être autrement, parce que, alors, comme de juste, la raison supérieure (Dieu) donne l’ordre auquel la raison inférieure doit se soumettre. Abstraction faite de la religion, la mort naturelle ne vaut pas une glorification. La sage disposition à l’égard de la mort appartient à la morale de l’avenir, qui paraît insaisissable et immorale maintenant, mais dont ce doit être un bonheur indescriptible d’apercevoir l’aurore. [...]

L'homme doit-il se résigner à mourir ?

206

OUBLIER LES INTENTIONS. — En voyageant, on oublie généralement le but du voyage. De même que toute profession est choisie et entreprise comme moyen pour arriver à un but, mais continuée comme si elle était le but extrême. L’oubli des intentions est la bêtise la plus fréquente que I’on fasse. [...]

Notre liberté de penser a-t-elle des limites ?

Ne désirons-nous que les choses que nous estimons bonnes ?

Exister est-ce agir ?

Risquons-nous de passer à côté de notre vie ?

Savons-nous toujours ce que nous désirons ?

218

L’ENSEIGNEMENT DE LA MACHINE. — La machine enseigne par elle-même l’enchaînement des foules humaines, dans les actions où chacun n’a qu’une seule chose à faire : elle donne le modèle d’une organisation des partis et de la tactique militaire en cas de guerre. Cependant, elle n’enseigne pas la souveraineté individuelle : elle fait une seule machine du grand nombre et, de chaque individu, un instrument à utiliser en vue d’un seul but. Son effet le plus général est d’enseigner l’utilité de la centralisation. [...]

Serions nous plus libre sans machine ?

Quelle éthique pour les machines qui pensent à notre place ?

Y a-t-il plus à espérer qu'à craindre de la technique ?

220

RÉACTION CONTRE LA CIVILISATION DES MACHINES. La machine, elle-même produit de la plus haute capacité intellectuelle, ne met en mouvement, chez les personnes qui la desservent, que les forces inférieures et irréfléchies. Il est vrai que son action déchaîne une somme de forces énorme qui autrement demeurerait endormie ; mais elle n'incite pas à s’élever, à faire mieux, à devenir artiste. Elle rend *actif* et *uniforme*, mais cela produit à la longue un effet contraire : un ennui désespéré s’empare de l’âme qui apprend à aspirer, par la machine, à une oisiveté mouvementée. [...]

Doit-on faire du travail une valeur ?

Travailler est-ce seulement mettre en œuvre des techniques ?

le travail permet-il de prendre conscience de soi ?

Le bonheur se trouve-t-il dans le repos ?

Est-ce illusoire de chercher à être heureux ?

Le temps libre est-il le temps de ma liberté ?

Comment peut-il y avoir du nouveau ?

Serions nous plus libre sans machine ?

Y a-t-il plus à espérer qu'à craindre de la technique ?

Le développement technique transforme-t-il les hommes ?

226

SAGESSE DES GRECS. — La volonté de vaincre et de dominer étant un trait invincible de la nature, plus ancien et plus original que l’estime et la joie de la parité, l’Etat grec a sanctionné la lutte gymnastique et musicale entre égaux, délimitant ainsi une arène où cet instinct pouvait se décharger, sans mettre en danger l’ordre politique. Lorsque les concours de musique et de gymnastique dégénérèrent définitivement, l’Etat grec fut saisi de troubles intérieurs et se désagrégea. [...]

Peut-on concevoir une société sans conflit ?

Toute violence est-elle sans raison ?

243

Le vaisseau de tes idées a trop de tirant pour que tu puisses naviguer sur les eaux de ces personnes cordiales, honnêtes et avenantes. Il y a trop de bas-fonds et de bancs de sable : il te faudrait louvoyer et biaiser et être dans un embarras continuel, et ces personnes s’embarrasseraient également devant ton embarras dont elles ne sauraient deviner la cause. [...]

Notre liberté de penser a-t-elle des limites ?

Que gagne-t-on à échanger ?

Faut-il s'identifier à autrui pour le comprendre ?

Que pouvons-nous savoir des autres ?

249

POSITIF ET NÉGATIF. — Ce penseur n’a besoin de personne pour le réfuter : il s’en charge lui-même. [...]

Le doute : une force ou une faiblesse ?

Peut-on être sûr d'avoir raison ?

Notre liberté de penser a-t-elle des limites ?

La vérité dépend-elle de nous ?

La pluralité des opinions est-elle un obstacle à la vérité ?

251

NE PAS FAIRE VALOIR SON DROIT. — Exercer la puissance coûte de la peine et demande du courage. A cause de cela, il y a tant de gens qui ne font pas valoir leur bon droit, puisque ce droit est une sorte de puissance et qu’ils sont trop paresseux ou trop lâches pour l’exercer. *Mansuétude* et *patience*, ainsi nomme-t-on les vertus qui couvrent ce défaut. [...]

Peut-on vouloir le bien sans le faire ?

Suffit-il de voir le meilleur pour le suivre ?

Le droit n'est-il que l'expression de rapports de force ?

Les passions nous empêchent tel de faire notre devoir ?

265

LE CIEL DES ENFANTS. — Le bonheur des enfants est un mythe tout autant que le bonheur des Hyperboréens dont parlent les Grecs. Si vraiment le bonheur habite sur la terre, se disaient ceux-ci, ce doit être certainement aussi loin que possible de nous, peut-être là-bas, aux confins de la terre. Les hommes d'un certain âge pensent de même : si vraiment I’homme peut être heureux, c’est certainement aussi loin que possible de *notre âge*, aux limites et au début le la vie. Pour certains, à travers le voile de ce mythe, l’aspect de l’enfant est la plus grande joie qu’il puisse avoir : il pénètre lui-même sous les parvis du ciel quand il dit : « Laissez venir à moi les petits enfants, car c’est à eux qu’appartient le royaume des cieux ». D’une façon ou d’une autre, le mythe du ciel des enfants a cours, partout où il y a dans le monde moderne quelque chose comme de la sentimentalité. [...]

Le bonheur est-il dans l'inconscience ?

Est-ce illusoire de chercher à être heureux ?

Ne peut-on être heureux qu'au passé ?

267

IL N’Y A PAS D’ÉDUCATEURS. — En tant que penseur on ne devrait parler que d’éducation de soi. L’éducation de la jeunesse dirigée par les autres est, soit une expérience entreprise sur quelque chose d’inconnu et d’inconnaissable, soit un nivellement par principe, pour *rendre* l’être nouveau, quel qu’il soit, conforme aux habitudes et aux usages régnants : c’est, dans les deux cas, quelque chose qui est indigne du penseur, c’est l’œuvre des parents et des pédagogues, qu’un homme loyal et audacieux a appelés *nos ennemis naturels* — on est éduqué depuis longtemps selon les opinions du monde, on finit un jour par se *découvrir soi-même* : alors commence la tâche du penseur et il est temps de demander son aide — non point à titre d’éducateur, mais comme celui qui s’est élevé lui-même et a de l’expérience. [...]

Notre liberté de penser a-t-elle des limites ?

la conscience de l'individu n'est-elle que le reflet de la société à laquelle il appartient ?

Comment peut-il y avoir du nouveau ?

La culture est-elle libératrice ?

Le sentiment moral peut-il être éduqué ?

S'opposer à l'autorité est-ce toujours une marque de liberté ?

Avons-nous le choix d'être libre ?

La solitude est-elle sans valeur ?

286

LA VALEUR DU TRAVAIL. — Si I’on voulait déterminer la valeur du travail d’après le temps, l'application, la bonne ou la mauvaise volonté, la contrainte, l’ingéniosité ou la paresse, l'honnêteté ou la dissimulation que l’on y a mis, l’appréciation de la valeur ne pourrait jamais être *juste* ; car il faudrait pouvoir mettre sur la balance la personne tout entière, ce qui est impossible. Il s’agit de dire ici « ne jugez point ! » Mais c’est précisément le cri de justice que nous entendons maintenant chez ceux qui sont mécontents de l’évaluation du travail. Si l’on fait faire un pas de plus à sa pensée, on trouve chaque individu irresponsable de son produit, le travail : on ne peut donc jamais en déduire un mérite, tout travail étant aussi bon et aussi mauvais qu’il doit l’être d’après la constellation nécessaire des forces et des faiblesses, des connaissances et des désirs. Cela ne dépend pas du bon vouloir du travailleur s’il travaille, ni comment il travaille. Seuls, les points de vue de l’*utilité*, restreinte ou large, ont créé les évaluations de la valeur du travail. Ce que nous appelons aujourd'hui justice est très bien à sa place dans ce domaine, étant une utilité extrêmement raffinée qui n'a pas seulement égard au moment, et exploite l’occasion, mais qui songe à la durabilité de toutes les conditions et qui, pour cette raison, envisage également l’intérêt du travailleur, son contentement matériel et moral, — *afin que* lui et ses descendants travaillent bien pour nos descendants et que nous puissions avoir confiance en lui pour une plus longue durée que celle d’une seule vie humaine. *L'exploitation* du travail était, ainsi qu’on s’en rend compte aujourd'hui, une bêtise, un vol au détriment de l’avenir, un danger pour la société. Maintenant, on en est déjà presque arrivé à la guerre : et, dans tous les cas, les frais engagés pour conserver la paix, conclure des traités et inspirer de la confiance seront extrêmement élevés, puisque la folie des exploiteurs fut très grande et de très longue durée. [...]

Doit-on faire du travail une valeur ?

288

EN QUOI LA MACHINE HUMILIE. — La machine est impersonnelle, elle enlève au travail sa fierté, ses qualités et ses défauts individuels qui sont le propre de tout travail qui n’est pas fait à la machine —, donc une parcelle d’humanité. Autrefois tout achat chez des artisans était une *distinction* accordée à une *personne*, car on s’entourait des insignes de cette personne : de la sorte, les objets usuels et les vêtements devenaient une sorte de symbolique d’estime réciproque et d'homogénéité personnelle, tandis qu'aujourd'hui nous semblons vivre seulement au milieu d’un esclavage anonyme et impersonnel. — Il ne faut pas acheter trop cher l’allégement du travail. [...]

Doit-on faire du travail une valeur ?

Le temps libre est-il le temps de ma liberté ?

Serions nous plus libre sans machines ?

Y a-t-il plus à espérer qu'à craindre de la technique ?

En général quand une chose devient utile cesse-t-elle d'être belle ?

le travail permet-il de prendre conscience de soi ?

297

NE PAS VOIR AU MAUVAIS MOMENT. — Tant qu’on vit une expérience, il faut s’abandonner à l’événement et fermer les yeux, donc ne pas jouer l’observateur tant que *l’on y est*. Car cela gâterait la bonne digestion de l’événement : au lieu d’y gagner de la sagesse on y gagnerait une indigestion.

La fête est-elle toujours un gaspillage ?

Exister est-ce profiter de l'instant présent ?

Risquons-nous de passer à côté de notre vie ?

298

LA PRATIQUE DU SAGE. — Pour devenir sage, il faut *vouloir* vivre certaines expériences, donc se jeter dans la gueule des événements. Il est vrai que c’est très dangereux ; bien des « sages » y ont été dévorés. [...]

Peut-on être sûr d'avoir raison ?

Exister est-ce profiter de l'instant présent ?

Exister est-ce agir ?

301

UN TÉMOIGNAGE D’AMOUR. — Quelqu’un disait : « Il y a deux personnes au sujet desquelles je n’ai jamais réfléchi profondément : c'est là le témoignage d’affection que je leur apporte. » [...]

Le cœur a ses raisons que la raison ignore ?

Qu'aime t'on dans l'amour ?

Est-il raisonnable d'aimer ?

Pour aimer autrui faut-il le connaître ?

305

LA GYMNASTIQUE LA PLUS NÉCESSAIRE. — Par l’absence de maîtrise de soi dans les circonstances minimes, la faculté de se dominer dans les cas plus graves s’effrite. Chaque jour est mal utilisé et devient un danger pour le jour prochain si l’on ne s’est pas *refusé* une fois au moins quelque petite chose : cette gymnastique est indispensable quand on veut conserver la joie d’être son propre maître.

Le passionné est-il l'ennemi de lui-même ?

Le désir peut-il se satisfaire de la réalité ?

Faut-il libérer ses désirs ou se libérer de ses désirs ?

Le désir nous impose t-il d'en faire l'épreuve ?

306

SE PERDRE SOI-MÊME. — Quand on est arrivé à se trouver soi-même, il faut s’entendre à se *perdre* de temps en temps — pour se retrouver ensuite : en admettant, bien entendu, que l’on soit un penseur. Car il est préjudiciable à celui-ci d’être toujours lié à une seule personne. [...]

Le doute : une force ou une faiblesse ?

Peut-on être sûr d'avoir raison ?

Est-il préférable de se connaître ?

Est-on soi-même ou le devient-on ?

308

A L’HEURE DE MIDI. — Celui qui eut un matin de la vie actif et orageux, quand vient le midi de la vie, son âme est prise d’une singulière envie de repos qui peut durer des mois et des années. Le silence se fait autour de lui, le son des voix s’atténue de plus en plus, le soleil tombe à pic sur sa tête. Sur une prairie, au bord de la forêt, il voit dormir le grand Pan; toutes les choses de la nature se sont endormies avec lui, une expression d’éternité sur la figure — il lui semble du moins qu’il en est ainsi. Il ne désire rien, vit, — c’est une mort au regard éveillé. L’individu voit là beaucoup de choses qu’il n'a jamais vues et tout ce qu’il peut apercevoir est enveloppé d’un tissu de lumière, noyé en quelque sorte. Il se sent heureux avec cela, mais c’est un bonheur lourd, très lourd. — Mais enfin le vent s’élève de nouveau dans les arbres, midi est passé, et la *vie* l’*attire* encore vers elle, la vie aux yeux aveugles, suivie de son cortège impétueux : les désirs et les duperies, l’oubli et les jouissances, l’anéantissement et la fragilité. Et c’est ainsi que vient le soir, plus orageux et plus actif que ne fut même le matin. — Pour les hommes véritablement actifs, ces états de connaissance prolongés paraissent presque inquiétants et maladifs, mais non pas désagréables. [...]

Exister est-ce agir ?

Le bonheur se trouve-t-il dans le repos ?

Que sait-on du réel ?

Me fait-on que fuir le réel ?

Est-ce illusoire de chercher à être heureux ?

318

SIGNES DE LIBERTÉ ET DE DÉPENDANCE. — Satisfaire soi-même autant que possible, ses besoins les plus impérieux, fût-ce même d’une façon imparfaite, c’est la façon d’arriver à *la liberté de l’esprit et de la personne*. Accepter de se laisser satisfaire des besoins nombreux et même superflus, et aussi parfaitement que possible, finit par vous mettre dans un état de dépendance. Le sophiste Hippias qui avait acquis et créé lui-même tout ce qu’il portait, intérieurement et extérieurement, est par là le représentant du courant qui aboutit à la plus haute liberté de l’esprit et de la personne. Il importe peu que tout soit également bien travaillé, également parfait : la fierté reprise les endroits défectueux. [...]

L'idée d'une liberté totale a-t-elle un sens ?

Est-ce illusoire de chercher à être heureux ?

Le bonheur est-il affaire privée ?

322

MORT. — Par la perspective certaine de la mort, on pourrait mêler à la vie une goutte délicieuse et parfumée d’insouciance — mais, vous autres, singuliers pharmaciens de l’âme, vous avez fait de cette goutte un poison infect qui rend répugnante la vie tout entière !

Que nous apprend la mort ?

L'homme doit-il se résigner à mourir ?

Peut-on penser la mort ?

Est-ce illusoire de chercher à être heureux ?

Le bonheur est-il dans l'insouciance ?

323

REMORDS. — Ne jamais donner libre cours au remords, mais se dire tout de suite : ce serait ajouter une seconde bêtise à la première. — Si l’on a occasionné le mal, il faut songer à faire le bien. Si l’on est puni à cause de sa mauvaise action, il faut subir sa peine avec le sentiment qu'on en fait une chose bonne : on empêche, par l'exemple, les autres de tomber dans la même folie. Tout malfaiteur puni doit se considérer comme un bienfaiteur de l’humanité. [...]

Ne peut-on être heureux pour passé ?

332

TROIS BONNES CHOSES. — La grandeur, le calme et la lumière du soleil — ces trois choses enveloppent tout ce qu'un penseur peut désirer et exiger de lui-même : ses espérances et ses devoirs, ses prétentions sur le domaine intellectuel et moral, je dirai même sa façon quotidienne de vivre et l’orientation du lieu où il habite. A ces trois choses correspondent d’une part des pensées qui *élèvent*, ensuite des pensées qui *tranquillisent*, en troisième lieu des pensées qui *illuminent* — mais, en quatrième lieu, des pensées qui participent de ces trois qualités, des pensées où tout ce qui est terrestre arrive à se transfigurer : c'est l’empire où règne la grande *trinité de la joie*.

Quelle est "La force majeure" dans l'existence selon vous, indépendamment de la définition quand on a donné Clément Rosset ?

Est-ce illusoire de chercher à être heureux ?

333

« MOURIR POUR LA “VÉRITÉ’’ ». — Nous ne nous ferions pas brûler pour nos opinions, tant nous sommes peu sûrs d'elles. Mais peut-être pour le droit d’avoir nos opinions et de pouvoir en changer. [...]

Pourquoi voulons-nous être libre ?

Peut-on être sûr d'avoir raison ?

La pluralité des opinions est-elle un obstacle à la vérité ?

337

L’HÉROÏSME. — L’héroïsme consiste à faire de grandes choses (ou à *ne pas* faire quelque chose avec grandeur) sans avoir, dans la lutte *avec* les autres, le sentiment d’être *devant* les autres. Le héros porte avec lui, où qu’il aille, le désert et la terre sainte aux limites infranchissables. [...]

Peut-on être soi-même devant les autres ?

La solitude est-elle sans valeur ?

le désir nous impose t-il d'en faire l'épreuve ?

342

DÉRANGEMENTS DU PENSEUR. — Tout ce qui l’interrompt dans ses réflexions (le *dérange*, comme on dit), le penseur doit le regarder paisiblement comme un nouveau modèle qui entre par la porte pour s’offrir à l’artiste. Les interruptions sont les corbeaux qui apportent sa nourriture au solitaire. [...]

La solitude est-elle sans valeur ?

Pouvons-nous penser l'origine ?

Qu'est-ce qu'une idée ?

Suis-je le sujet de mes pensées ?

344

COMMENT IL FAUT VAINCRE. — Il ne faut pas vouloir vaincre lorsqu’on a seulement la perspective de dépasser son adversaire d’un cheveu. La bonne victoire doit réjouir le vaincu, et avoir quelque chose de divin qui épargne l’*humiliation*. [...]

Qui est autorisé à me dire tu dois ?

Pourquoi voulons-nous être libre ?

S'opposer à l'autorité est-ce toujours une marque de liberté ?

Friedrich Nietzsche, *Humain, trop humain*, 1878-1880